

LE TEXTE
DES
ROMANS DE FIELDING
(ÉTUDE CRITIQUE)

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Aurélien DIGEON

Ancien Élève de l'École Normale Supérieure.
Professeur au Lycée Condorcet.

PARIS

IMPRIMERIE DES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 49

1923



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547511_0056

LE TEXTE
DES
ROMANS DE FIELDING
(ÉTUDE CRITIQUE)

Ouvrage imprimé avec le concours du fonds Alphonse Peyrat

LE TEXTE
DES
ROMANS DE FIELDING

(ÉTUDE CRITIQUE)

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

Aurélien DIGEON

Ancien Élève de l'École Normale Supérieure.
Professeur au Lycée Condorcet.



PARIS

IMPRIMERIE DES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 49

—
1923

THE TEXT

1897

ROMAN DE L'INDOUE

(CITIZENSHIP)

THESE ROMANESQUE

THESE ROMANESQUE

ROMANESQUE

ROMANESQUE

ROMANESQUE



1897

THESE ROMANESQUE

THESE ROMANESQUE

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	7
Les deux éditions de <i>Jonathan Wild</i>	9
<i>Joseph Andrews</i>	59
<i>Tom Jones</i>	70
<i>Amelia</i>	78
APPENDICE. — Les corrections de Fielding au <i>David Simple</i> de sa sœur Sarah	93

AVANT-PROPOS

Les romans de Fielding ont souvent été réimprimés. Je ne sache pas cependant qu'aucun de leurs nombreux éditeurs se soit jamais préoccupé d'en établir un texte authentique et scrupuleux. La plupart se sont contentés de reproduire la réimpression de l'insouciant Murphy. Or cette négligence est d'autant plus regrettable qu'elle lèse un maître écrivain, l'un des plus soigneux artistes de style qui aient écrit en anglais. Fielding s'est toujours très attentivement corrigé : il suffit pour s'en convaincre de comparer les éditions successives de ses romans qui ont paru pendant sa vie.

J'ai pensé qu'il serait intéressant de faire cette comparaison, en relevant les variantes les plus importantes. Mon désir est que le lecteur éprouve un peu du plaisir que j'ai souvent ressenti moi-même à voir une phrase prendre forme, une pensée se préciser ou se modifier. On reçoit ainsi les confidences involontaires d'un auteur, on sait l'endroit où sa plume a hésité, et l'on essaie de deviner pourquoi ; on le voit effacer un mot, peser l'équilibre d'une période : on a l'impression, pendant quelques courts instants, de vivre à côté de lui. Il ne saurait y avoir que profit à assister ainsi de tout près au travail artistique d'un Fielding.

Jonathan Wild nous offre le cas unique et précieux d'une œuvre écrite au début, et corrigée à la fin, de la

carrière de son auteur. C'est pourquoi nous lui avons fait une place à part. Peut-être les corrections des autres romans, lues après celles-ci, paraîtront-elles présenter un intérêt moins vif. Je n'ai pas cru pourtant pouvoir les omettre. Mon travail ne saurait en aucun cas tenir lieu d'une édition critique des Romans. J'espère seulement qu'il permettra aux fervents de Fielding de l'attendre avec plus de patience.

Il m'a semblé enfin que l'étude des corrections apportées par Fielding au David Simple de sa sœur Sarah devait tout naturellement accompagner ces Notes sur le texte des romans fieldinguesques. On la trouvera en appendice.

LE TEXTE DES ROMANS DE FIELDING

LES DEUX ÉDITIONS DE JONATHAN WILD

Le troisième volume des *Miscellanies* de Fielding, contenant son *Jonathan Wild*, parut pour la première fois en avril 1743. Rappelons brièvement les circonstances de cette publication : Après le grand succès, peut-être inattendu, de son premier roman *Joseph Andrews*, Fielding n'entreprit pas immédiatement d'écrire une autre œuvre de même genre. Soit qu'il eût déjà lancé une souscription, soit qu'il voulût monnayer au plus vite sa gloire neuve de romancier, en publiant immédiatement ce qu'il avait dans ses tiroirs, il promit au public trois volumes de *Mélanges*, qui devaient paraître incessamment. *Joseph Andrews* avait été publié en février 1742 : dès le 3 juin, Fielding s'excuse dans le *Daily Post* de n'avoir pu faire encore face à ses nouveaux engagements, et prie ses souscripteurs de patienter. Or les souscripteurs furent certainement fort patients, puisque les trois volumes promis ne devaient paraître qu'un an plus tard. Quelle avait été pour lui cette année, Fielding nous le dit dans une préface émouvante, où il se décrit travaillant entre deux malades, sa femme et son enfant, sans compter « d'autres circonstances » lamentables : allusion discrète qui cache peut-être des exploits d'huissiers.

Que *Jonathan Wild* ait été en grande partie composé

depuis plusieurs années, ce n'est pas ici le lieu de le montrer. Je crois l'avoir prouvé suffisamment ailleurs (1) Fielding dut publier son œuvre précipitamment, après l'avoir revue à la hâte et complétée. Les *Mélanges* eurent un succès relatif. Encore se vendirent-ils à d'autres qu'aux souscripteurs, puisque le British Museum possède des exemplaires de deux tirages. L'un fut « printed for the Author; and sold by A. Millar... » l'autre, « printed for A. Millar », fut mis dans le commerce comme « second edition ».

Enterré dans un gros volume (qui sans doute ne se vendait pas séparément), *Jonathan Wild* attendait que la faveur publique l'y vînt chercher; et sans doute n'y venait-elle point souvent, puisque l'œuvre ne fut pas réimprimée. Du moins Fielding ne l'avait-il pas perdue de vue. Après *Tom Jones*, après *Amelia*, il l'allait reprendre pour la rééditer. Et le *Monthly Review* de mars 1754 annonçait : « *The life of Mr Jonathan Wild the Great. A new edition* » « with considerable corrections and additions, by Henry » « *Fielding Esq.* 12 mo, 3 s. Millar. This is one of the pieces » « formerly published in Mr Fielding's *Miscellanies* ». Cette dernière phrase prouve qu'il n'y eut aucune édition de *Jonathan Wild* entre 1743 et 1754.

Or les deux textes diffèrent très sensiblement. Toutes les éditions modernes ont reproduit celui de 1754, qu'avait repris Murphy en 1762. Nous ne possédons ainsi, de l'œuvre de Fielding, qu'un second « état ». Il m'a semblé qu'il ne serait pas sans intérêt de comparer les deux textes, qui correspondent à deux moments de la vie de Fielding : le *Jonathan Wild* de 1743 est l'œuvre du dramaturge, pamphlétaire, journaliste des années 1730-1740, celui que Colley Cibber appelle « a needy vagrant », et qui s'est

1. Voir notre livre : *les Romans de Fielding*, ch. III.

qualifié lui-même d'« écrivain de louage » ; l'autre, le *Jonathan Wild* de 1754, est corrigé de près par le magistrat soucieux du bien public, le romancier célèbre et conscient de son génie, l'auteur de *Joseph Andrews*, de *Tom Jones* et d'*Amelia*, le prosateur soigneux qui estimait qu'« un bon style, comme une bonne écriture, se forme par la pratique. » (1) En regardant de près ce que Fielding a fait pour mettre une œuvre de jeunesse au diapason de son âge mûr, nous rencontrerons d'intéressants témoignages de son évolution morale et artistique.

Les corrections sont de plusieurs sortes, et correspondent aux divers motifs qui guidèrent l'auteur lors de sa révision. L'un d'eux, sinon le principal, fut probablement celui qu'indique le plus récent biographe de Fielding, Mr. W.-L. Cross (2) Sentant qu'il s'affaiblissait de jour en jour, et inquiet de l'avenir des siens, le romancier aurait voulu avant tout leur procurer un peu d'argent. Il n'avait plus ni le temps ni — après le demi-succès d'*Amelia* —, le goût d'écrire un nouveau roman. Tiré des lourds volumes où il sommeillait, son *Jonathan Wild* avait toute chance de rencontrer le succès fructueux dont son auteur le savait digne.

Il fallait donc tout d'abord le rendre plus « vendable », et pour cela en effacer les taches qu'avait laissées une rédaction et une impression hâtives. Nous n'insisterons pas outre mesure sur ce petit échenillage du texte, et nous citerons seulement assez d'exemples pour montrer avec quel soin minutieux Fielding s'y employa.

Mais il n'eût point été le grand écrivain qu'il était

1. « ... a good style, as well as a good hand in writing, is chiefly learned by practice ».

2. *The History of Henry Fielding*, by Wilbur L. Cross, 3 vol. Yale University Press, New Haven, U. S. A., 1918.

s'il n'avait profité de cette occasion pour remanier son œuvre et l'améliorer. L'artiste de prose qui a écrit *Tom Jones* a des exigences de style qu'ignorait le dramaturge de *Pasquin*. Nous le verrons refaire des phrases, creuser certains traits, en effacer d'autres, modifier tels détails de son plan, enlever même un chapitre entier qui l'alourdisait (1).

Enfin cette révision artistique du roman conduit à des modifications plus profondes. L'atmosphère politique de 1754 n'est plus celle de 1743. Walpole est mort depuis longtemps ; la grande colère de Fielding contre lui est tombée. Il lui a vu assez de successeurs médiocres ou pires pour que son ironie devienne moins personnelle, et s'élargisse en une satire générale. De nombreuses retouches, dont plusieurs sont amusantes, nous permettront de constater ce changement d'humeur. La tonalité générale du roman en est très nettement modifiée. Et telle correction minime acquiert ainsi une réelle valeur de document psychologique.

Nous irons donc, dans notre examen, des corrections minimales aux modifications plus importantes, ou si l'on veut, des corrections de pure forme à celles qui intéressent le fond.

Nous ne nous arrêterons pas longuement aux fautes

1. Savait-on dans le public que Fielding revoyait son œuvre — ou ses œuvres — avec soin ? Dans un pamphlet en vers écrit au cours de la querelle qu'il soutint contre Hill, l'auteur place dans la bouche de Hill les paroles suivantes :

For fame let Fielding scratch his pensive head
Fame I despise, I scribble but for bread;
Let him his labours polish and retouch etc..

Ce pamphlet date de décembre 1752, (cité dans *The Covent-Garden Journal.*, edited by G.-E. Jensen, New Haven, Yale University Press, 1915. Introduction, p. 75).

d'impression ou à la correction de simples négligences. Voici celles qui nous ont paru les plus caractéristiques (1).

a : so that the night should overtake him in his return, where two of his gang were ordered to attack and plunder him (II, 2, fin). *b* corrige *where* en *when*.

a : ... with what raptures hath she taken the possession ! (III, 2). *b* corrige en : taken possession.

a : ... Wild (who feared by Marybone's demanding to search the gentleman's neck etc...) (III, 3) *neck* était sans doute une faute d'impression, que *b* remplace par *coat*.

Ailleurs Fielding fera la chasse aux répétitions choquantes : le chapitre 11 du livre I était intitulé, dans *a* : *Containing as great and noble instances of human greatness as are to be met with* etc... Ce titre est modifié ainsi dans *b* : *Containing as notable instances of human greatness* etc...

Et de même au chapitre I, 14, *a* répétait « And now, reader... » à dix lignes d'intervalle. *b* remplace le premier par « Here, reader... »

Est-ce transformation de la syntaxe, qui semble devenir alors plus stricte et plus précise ; ou bien est-ce simplement que dix ans d'expérience de la prose avaient fait de Fielding un grammairien plus exigeant ? Voici comment il corrige des textes lourds ou fautifs de 1743 :

a disait : « The mercantile part of the world, therefore, wisely uses the term *employing hands*... » (I, 14). *b* corrige en *use*.

a

... being indeed sent into the world by nature with the same design men put little fish into a pike-pond...

b (II, 1, init.)

... being indeed sent into the world by nature with the same design with which men put little fish into a pike-pond...

1. Nous désignerons par *a* l'édition de 1743, et par *b* celle de 1754.

a

...that she was afraid her own sex would hardly pardon her the weakness she was guilty of in receding from that resolution, which she was persuaded she never should have pre-
vailed with herself to do, had not her sister etc...

b (II,3)

that she was afraid her own sex would hardly pardon her the weakness she was guilty of in receding from that resolution, which she was persuaded she never should have brought herself to, had not her sister etc...

Et voici maintenant une correction de bon sens :

a

She found him sealing the last of several letters, which he had despatched to his friends etc...

b (II, 7)

She found him sealing the last of several letters, which he was despatching to his friends etc...

d'autres de pure grammaire :

a

...for it was his constant maxim, never to put it into any one's head to do you a mischief by acquainting them that it is in their power.

b (II, 9)

la même phrase se termine par *by acquainting him that it is in his power.*

a

...nor will I ever be so much my own enemy to destroy it...

b (III, 5)

...nor will I ever be so much my own enemy as to injure it...

La première édition employait souvent le superlatif lorsqu'il s'agissait seulement de deux personnes. Fielding met ordre à cela en 1754 : « the former is the sweetest » (III,2) devient... « the former is much the sweeter ». En 1743 encore, les deux filles de Heartfree étaient nommées « the eldest » et « the youngest ». La seconde édition emploie dans ce cas les comparatifs « elder » et « younger ».

Partout Fielding pourchasse cette locution si lourde « the latter » ; parfois il la supprime, et préfère répéter le mot dont elle tenait la place :

a (III, 6) : However, when an advertisement of the robbery was published, with a reward promised for the ring and the watches, Fireblood was obliged to confess the whole, and to acquaint our hero where he had pawned the latter... » ; *b* remplace *the latter* par *the watches*.

Mais la plupart du temps *latter* est remplacé par *last*. Surtout, Fielding semble tendre à un style plus net, plus précis ; et il refait avec soin des phrases mal construites, dont certaines ne disaient pas ce qu'elles voulaient dire ; en voici une par exemple que l'abondance des *their* rendait absurde :

a

What but some such glorious appetite of mind could inflame princes... to desire maliciously to rob those subjects, who are content to sweat for their luxury, and to bow down their knees to their pride, of their liberties, and to reduce them to an absolute dependence on their own wills, and those of their brutal successors...

b (II, 4)

phrase identique jusqu'à... to rob those subjects of their liberties, who are content to sweat for the luxury, and to bow down their knees to the pride of those very princes ? what but this can inspire them to destroy one half of their subjects, in order to reduce the rest to absolute dependence on their own wills, and on those of their brutal successors...

a

She had every perfection both of mind and body, which Heaven hath indulged to her whole sex, and enjoyed all in a higher excellence than Nature ever suffered another to possess a single virtue.

b (IV, I)

phrase identique jusqu'à « her whole sex, and possessed all in a higher excellence than Nature ever indulged to another in a single virtue.

On voit combien cet échenillage du texte primitif a été minutieux. Seule une édition critique du roman permettrait d'en suivre tout l'instructif détail. D'autres exemples nous feront mieux sentir encore cette volonté chez Fielding de nettoyer et d'alléger son style :

a	b (I, 10)
Seeing then, that this is universally certain, that these are the blessings chiefly sought after etc...	Seeing then that these are the blessings chiefly sought after etc...
a	b (II, 1)
... convinced, that he had dealt in his bankruptcy with a fair and honest heart, and that it was owing to misfortune, and not to neglect or imposture.	Phrase identique jusqu'à « honest heart, and that he had broke through misfortune only, and not from neglect or imposture.

Ailleurs nous saisisons sur le vif une petite évolution assez curieuse de la prononciation anglaise. Bagshot, en 1743, est « frightened out of an half of his wits ». En 1754, il est « frightened out of a half of his wits ». Mais Murphy en 1762, fait imprimer « one half ». (II, 2)

Citons encore un exemple caractéristique de phrase mieux équilibrée :

a	b (IV, 15)
... Jonathan Wild the Great was, what so few great men are, though all in propriety ought to be — hanged by the neck till he was dead.	... Jonathan Wild the Great after all his mighty exploits, was, what so few GREAT men can accomplish — hanged by the neck till he was dead.

Was était maladroitement placé au début de la phrase ; Fielding le fait précéder de quelques mots (after all his

mighty exploits) enlève quelques-uns de ceux qui le suivent (though all in propriety ought to be) : la phrase est alors parfaitement balancée et se meut sur le pivot du verbe.

Quiconque est amateur de style verra avec plaisir des phrases engoncées se dégager de leurs entraves et reprendre leur libre jeu :

a

... For Mr Snap, with great reason, considering how valuable a part of a young lady's education it would be to have his daughter instructed in these things...

b (II, 3)

... For Mr Snap, with great reason, considering how valuable a part of a lady's education it would be to be well instructed in these things...

L'édition de 1743 donnait la phrase suivante (II, 4) « For what but some such inward satisfaction as this could inspire men possessed of wealth, of power, of every human blessing, which pride, avarice, or luxury could desire, to forsake their homes, etc... » En 1754 Fielding corrige et écrit « possessed of power, of wealth etc... » l'énumération ainsi modifiée répondra exactement à l'énumération parallèle « pride, avarice, and luxury... »

Ailleurs encore... « that kind of affection which... a lusty divine is apt to conceive for the well-drest sirloin... which... he is desirous to devour in imagination the moment he sees it. » (II, 8) est corrigé en « he devours in imagination etc... », ce qui est évidemment beaucoup mieux écrit. Voyez encore tout ce que gagne la phrase suivante à passer de l'abstrait au concret :

a

For it must be confessed that, at first sight, and to a

Fielding

b (II, 12)

For it must be confessed that, at first sight, and to a

2

mind uninspired, great fortitude of mind with a vast capacity and knowledge, might induce a belief in the beholder, that such endowments were by Nature designed for power and honour, rather than the reverse ; whereas daily experience etc...

mind uninspired, a man of vast natural capacity and much acquired knowledge may seem by nature designed for power and honour, rather than one remarkable only for the want of these, and indeed all other qualifications ; whereas daily experience etc...

Les exemples qui suivent se passent de commentaire :

a

... the maid servant... acquainted him... that her mistress had taken leave of her children... and had recommended them in the most earnest manner to her care ; which, she said, she had promised faithfully to do, and would... fulfil her promise...

b (III, 2)

Phrase identique jusqu'à : ...in the most earnest manner to her care ; she said, she had promised faithfully to take care of them, and would... fulfil her promise...

a

... which, added he, is so safe a way, that if I met never so many highwaymen it is almost impossible I should be in any danger of being robbed...

b (III, 3)

... which, added he, is so safe a way, that it is almost impossible I should be in any danger of being robbed by the most cunning highwayman...

La correction suivante ne nous permettrait-elle pas de fixer exactement l'époque où l'emploi de « *possess* » au sens de *persuader* a disparu de l'usage courant ?

a

Heartfree had not been long in Newgate before his... conversation possessed all about him that he was one of the silliest fellows in the universe...

b (IV, 1, init.)

Phrase identique jusqu'à : ... conversation created an opinion in all about him that etc...

Et voici enfin une correction qui tout en étant encore de pure forme, nous révèle cependant déjà un état d'esprit nouveau : (III, 1)

« ... Accordingly one Herodotus tells us a story of Cræsus, King of Lydia, who on beholding his servants and courtiers led captive, wept bitterly. » Ainsi écrivait Fielding en 1743. Or en 1754 il ne dit plus « one Herodotus », mais « Herodotus » ; il supprime un trait de comique assez vulgaire dont put s'amuser l'irrévérence de sa jeunesse, mais qui lui paratt maintenant inférieur.

Je rattacherai au même besoin d'alléger la prose, de la rendre plus nette et plus serrée, la modification par laquelle la plupart des discours indirects de 1743 sont, en 1754, mis au style direct. Nous n'en donnerons qu'un exemple, parce qu'il n'y a guère là qu'une transposition mécanique :

a

He then proceeded to inform him, he was very well convinced that Bagshot was the person who robbed him. Wild started with great seeming amazement at this discovery and told the Count, with a most serious countenance, to take care how he cast any such reflections on a man of Mr Bagshot's nice honour ; for he was certain he would not bear it.

Wild replied with great indignation, since he durst entertain such a suspicion against his friend, he would henceforth disclaim all acquaintance with

b (I, 12)

« I am very well convinced, » said he, « that Bagshot is the person who robbed me ». Wild started with great amazement at this discovery, and answered with a most serious countenance :

« I advise you to take care how you cast any such reflections on a man of Mr Bagshot's nice honour ; for I am certain he will not bear it ».

Wild replied with great indignation, « Since you dare entertain such a suspicion against my friend, I will henceforth disclaim all acquaintance with you.

him ; that he knew Mr Bagshot was a man of honour, and his friend, and consequently it was impossible he should be guilty of a bad action ; with much more to the same purpose ; which had not the expected weight with the Count..

Mr Bagshot is a man of honour, and my friend, and consequently it is impossible he should be guilty of a bad action ». He added much more to the same purpose, which had not etc.,.

Les modifications que nous avons rencontrées jusqu'ici avaient en général pour but de substituer une phrase correcte à une phrase fautive, boiteuse ou lourde. Nous allons voir maintenant Fielding chercher le *style*. Que l'on compare les deux rédactions suivantes, et l'on ne manquera pas de remarquer combien la première est oratoire encore et redondante, et vraiment scolaire : la seconde est d'une ironie plus calme, soignée, plus « écrite ».

a

Of this kind was the illustrious person whose history we here now undertake ; who, as he was embellished with many of the greatest and noblest endowments, so these could not be said to be absolutely pure and without allay. If we view one side of his character only, he must be acknowledged equal, if not superior to most of the heroes of antiquity : but if we turn the reverse, it must be confessed our admiration will be a little abated, and his character will savour rather of the weakness of modern than the uniform greatness of ancient heroes.

b (I, I)

Of this kind was the illustrious person whose history we now undertake : to whom, though nature had given the greatest and most shining endowments, she had not given them absolutely pure and without allay. Though he had much of the admirable in his character, as much perhaps as is usually to be found in a hero, I will not yet venture to affirm that he was entirely free from all defects ; or that the sharp eyes of censure could not spy out some little blemishes lurking amongst his many great perfections.

Nous passons un paragraphe, et nous tombons sur l'un des passages où l'on peut le mieux sentir le progrès du style. Comparez surtout les périodes sur César et Alexandre « when the former... », « and when the mighty Cæsar... » ; pauvres encore en 1743, elles deviennent ascendantes en 1754 : le progrès s'en charge d'incidentes, la chute est retardée avec habileté — et qui ne sentira la supériorité de l'ironie qui substitue au plat « whom he had before undone... » la formule « but was content with only undoing them... » — C'est le ton que prenait Voltaire, parfois.

a

... greatness consists in bringing all manner of mischief on mankind, and goodness in removing it from them. Now, though the writer, if he will confine himself to truth, is obliged to draw a perfect picture of the former in all the actions which he records of his hero, yet to reconcile his work with those absurd doctrines above mentioned, he is ever guilty of interspersing reflections in reality to the disadvantage of that great perfection, uniformity of character ; for instance, in the histories of Alexander and Cæsar, we are frequently reminded of their benevolence and generosity. When the former had with fire and sword overrun a vast empire, and destroyed the lives of millions of innocent people, we are told as an example of his benevolence

b (I, I)

... greatness consists in bringing all manner of mischief on mankind, and goodness in removing it from them. It seems therefore very unlikely that the same person should possess them both ; and yet nothing is more usual with writers, who find many instances of greatness in their favourite hero, than to make him a compliment of goodness into the bargain ; and this, without considering that by such means they destroy the great perfection called uniformity of character. In the histories of Alexander and Cæsar we are frequently, and indeed impertinently, reminded of their benevolence and generosity, of their clemency and kindness. When the former had with fire and sword overrun a vast empire, had destroyed the lives of an immense

that he did not cut the throat of an old woman, and ravish her daughters whom he had before undone. And when the mighty Cæsar, with wonderful greatness of mind, had destroyed the liberties of his country, and gotten all the power into his own hands, we receive, as an example of his generosity, his largesses to his followers and tools, by whose means he had accomplished his purpose, and by whose assistance he was to establish it.

number of innocent wretches, had scattered ruin and desolation like a whirlwind, we are told, as an example of his clemency, that he did not cut the throat of an old woman, and ravish her daughters, but was content with only undoing them. And when the mighty Cæsar, with wonderful greatness of mind, had destroyed the liberties of his country, and with all the means of fraud and force had placed himself at the head of his equals, had corrupted and enslaved the greatest people whom the sun ever saw, we are reminded, as an evidence of his generosity, of his largesses to his followers and tools, by whose means he had accomplished his purpose, and by whose assistance he was to establish it.

Voici un autre passage :

a

... lastly; when I consider whole nations extirpated only to bring tears into the eyes of a Great Man, that he had no more nations to extirpate, then indeed I am almost inclined to wish that nature had spared us this her MASTERPIECE, and that no GREAT MAN had ever been born into the world.

b (I, 14)

... lastly, when I consider whole nations rooted out only to bring tears into the eyes of a Great Man, not indeed because he hath extirpated so many, but because he had no more nations to extirpate, then truly I am almost inclined to wish etc...

Ici vraiment nous nous penchons au-dessus de l'épaule de Fielding et nous le voyons écrire : il commence par

mieux balancer sa phrase en ajoutant l'opposition « not indeed because he hath extirpated so many, but because etc. »; mais aussitôt cette addition le force à remplacer au début, *extirpated* par *rooted out*, et, à la fin, *indeed* par *truly*.

Regardons encore de près une autre page, d'inspiration toute différente : il s'agit ici d'une description. Il est intéressant de voir ce que l'artiste formé par dix ans d'« écriture » réaliste trouvera à reprendre et à retoucher dans son œuvre ancienne.

a

... He waited upon his mistress, whom he found in the most beautiful *deshabillé* (1). ... a neat double clout, which seemed to have been worn a few times (2) only, was pinned under her chin...

... a thin covering of a rumpled muslin handkerchief almost hid them from the eyes, save in a few parts, where a good-natured hole gave opportunity to her breast to appear, and put us in mind by its wantonness of the fault in the handkerchief, which might have otherwise passed unobserved. Her gown was a satin of a whitish colour, with about a dozen silver spots upon it, so artificially interwoven, that they looked as if they had fallen there by chance. This, flying open, discovered a fine white (4) petticoat, beautifully edged round the bottom with a narrow piece of half gold lace (5); beneath this appeared

b (I, 9)

(1) undress.

(2) à few weeks.

... a thin covering of a rumpled muslin handkerchief almost hid them from the eyes, save in a few parts, where a good-natured hole gave opportunity to the naked breast to appear. Her gown was a satin etc...

(3) so artificially interwoven at great distance, that they looked etc...

(4) yellow.

(5) ... half gold lace, which

another petticoat stiffened with whalebone, vulgarly called a hoop, which was six inches at least below the other; and under this again appeared a red stuff (6). She likewise displayed two pretty feet covered with silk etc...

was now almost become fringe; beneath this etc...

(6) and under this again appeared an under-garment of that colour which Ovid intends when he says. *Qui color albus erat nunc est contrarius albo.*

She likewise displayed etc...

Peut-être nous pardonnera-t-on de citer deux exemples encore de ces phrases qui étaient correctes certes en 1743, mais que Fielding maintenant trouve trop sourdes, qu'il cherche à faire mieux sonner, avec un sens plus sûr de l'effet à produire.

a

... a rogue, he wisely said, was like gunpowder, which, whoever uses, must do it very cautiously, lest it blow up himself, instead of executing his mischievous purpose against some other person or animal.

b (III, 14.)

... a rogue, he wisely said, like gunpowder, must be used with caution: since both are altogether as liable to blow up the party himself who uses them, as to execute his mischievous purpose against some other person or animal.

a

The *prigs* had indeed very different interests; for both parties were permitted by their leader to have their share in the plunder, which the friends of Johnson had already enjoyed, and which those of Wild expected on his exalta-

b (IV, 3)

The *prigs* had indeed very incompatible interests; for, whereas the supporters of Johnson, who was in possession of the plunder of Newgate, were admitted to some share under their leader, so the abettors of Wild had, on his

tion. What may seem more remarkable etc...

promotion, the same views of dividing some part of the spoil among themselves. It is no wonder, therefore, they were both so warm on each side. What may seem more remarkable...

Toutes les corrections que nous avons signalées jusqu'ici, ou peu s'en faut, étaient de pures corrections de style. Celles que nous allons examiner maintenant ont pour objet de retoucher tel détail de l'œuvre, de creuser un trait, d'améliorer le plan, de modifier un caractère.

Je crois qu'il faut séparer des autres deux corrections fort curieuses qui se trouvent au chapitre 8 du livre III.

Ce chapitre, écrit tout entier en forme de dialogue, reproduit une conversation entre Jonathan Wild et sa femme, mariés depuis quinze jours. Le dialogue, comme il est naturel, ressemble de très près à tous ceux que Fielding écrivit pour le théâtre. Et j'y verrais assez volontiers, pour ma part, un vestige d'essai dramatique. Fielding avait violemment attaqué Walpole au théâtre dans son *Pasquin* et dans son *Historical Register* ; et ces attaques avaient eu le plus retentissant et le plus fructueux succès. Le jour où il imagina d'attaquer le « Premier Ministre » sous le masque du brigand Wild, je pense que la première idée qui lui vint à l'esprit dut être de le mettre à la scène : il était alors dramaturge, et non pas romancier. Et le *Beggar's Opera* lui donnait l'exemple. Plus tard, quand le théâtre lui eût été fermé par le *Licensing Act*, il utilisa pour son roman quelques pages d'un dialogue qu'il avait commencé d'écrire. Et il prit soin d'en faire disparaître tout ce qui ne s'accordait pas à son nouveau dessein. Deux détails pourtant lui avaient échappé. Voici en effet comment s'engageait la conversation :

JONATHAN

My dear, I wish you would lie a little longer in bed this morning.

LAETITIA

Indeed I cannot; I am engaged to breakfast with Sir John Strongbow

JONATHAN

I don't know what Sir John Strongbow doth so often at my house etc...

Or ce Sir John, qu'on ne voit au reste en aucune autre page du roman, est pourtant une vieille connaissance: ce devait être, de par son nom même, le beau traditionnel du théâtre, l'aristocrate débauché de la Restauration. Il eût joué son rôle dans la comédie projetée: il n'y a au contraire nulle place pour lui dans le roman tel que Fielding l'a conçu. Wild n'y est en effet point trompé par des aristocrates, mais par ses compagnons de crime. Or Fielding, qui avait laissé passé cette petite dissonance dans la première version, la corrige dans la seconde: Sir John s'y transforme purement et simplement en Jack Strongbow.

Plus révélatrice encore est la seconde correction que je note au même chapitre:

LAETITIA

Then some, I am certain, have great reason to complain of the price they give for them. But I know better things (*These words to be spoken with a very great air, and loss of the head*).

Ces mots, *to be spoken*, n'étaient-ils point une pure indication scénique, qu'une négligence avait laissé subsis-

ter ? La réédition de 1754 corrige et donne : (*these words were spoken with a very great air etc...*)

J'ai dit ailleurs combien de courants divers, et parfois contradictoires, s'étaient mêlés en *Jonathan Wild*. Il est curieux de voir Fielding effacer avec soin, dans la version définitive de son œuvre, les traces qu'avaient pu y laisser ces courants successifs. Nous en rencontrerons d'autres exemples.

Il veut enlever tout ce qui peut nuire à l'unité et à la cohérence de son récit.

Ici deux phrases, fruit d'une expérience plus longue, expliqueront que le Comte se lie d'amitié avec Wild, aussitôt après avoir été volé par lui.

a

So far was this detection from causing any quarrel between these two prigs, that these and many other such instances of his ingenuity, operated so violently on the count, that... he resolved to enter into an acquaintance with Wild...

b (I, 4 fin)

So far was this detection from causing any quarrel between these two prigs, that in reality it recommended them to each other ; for a wise man, that is to say a rogue, considers a trick in life as a gamester does a trick at play. It sets him on his guard, but he admires the dexterity of him who plays it. These, therefore, and many other such instances of ingenuity, operated so violently on the count, that, etc... (1)

Ailleurs un paragraphe de commentaire ira au-devant du lecteur qui « pourrait s'étonner que... », et Fielding profitera de l'occasion pour lancer la phrase fameuse

1. De même la dernière phrase du chapitre, qui est une réflexion morale, est une addition de 1754 : Mutual interest, the greatest of all purposes, was the cement of this alliance, which nothing, of consequence, but superior interest, was capable of dissolving.

« cities, courts, gaols or such places... » (1) D'autres corrections ou additions auront pour effet d'agencer plus habilement l'escroquerie dont sera victime l'honnête Heartfree. Le Comte, qui en 1743 signait un billet, ne le signe plus (2). Les faux témoignages hostiles à Heartfree sont enrichis de circonstances aggravantes, que le juge le plus scrupuleux ne peut refuser de croire (3)

Maints détails montreraient avec quelle minutie Fielding soigne la construction de son récit. La première édition nous montrait Wild jeté dans un canot « with an oar » dont il n'eût pu faire grand'chose. La seconde lui donne « a pair of scullers » (II, 13) et l'on prend bien soin de nous avertir que la mer était calme au moment où il s'y précipite : « its being a perfect calm » (II, 12).

Fielding veut-il nous apprendre comment il a pu se procurer, pour le reproduire, l'entretien du Chapelain et de Wild ? Voici les deux versions successives : la correction n'est-elle pas là encore une correction de vraisemblance ?

a

... we could procure only the substance of a single conference, which Mr Wild committed to paper the moment after it had passed. We shall transcribe it, etc...

(IV, 12)

... we could procure only the substance of a single conference, which was taken down in shorthand by one who overheard it. We shall, etc...

1. Tout le premier paragraphe du chapitre 6, (livre I) jusqu'à « When our two friends met the next morning... » est une addition de 1754.

2. II, 5. On apporte un billet de 500 livres à Heartfree : « Heartfree, looking at the back of it, immediately perceived the Count's endorsement and presently recollected... » La 2^e édition corrige : « Heartfree, looking at the number, immediately recollected it etc... »

3. III, 12 addition b : and this he swore to have been done after Heartfree had notice of the commission, and, in order to bring it within that time, Fireblood, as well as Wild, swore that Mrs Heartfree lay several days concealed at Wild's house before her departure for Holland.

Notons aussi que le bon bijoutier Heartfree, que le dénouement de 1743 récompensait d'une « immense fortune », se voit, avec vraisemblance encore, réduit en 1754 à amasser « a considerable fortune » (IV, 15).

Ce sont là des nuances, mais c'est de telles nuances que se compose l'harmonie artistique d'une œuvre. Les teintes sont aussi soigneusement retouchées lorsqu'il s'agit de peindre les caractères. Voici que le Comte emprisonné pour dettes veut, pour s'enfuir, acheter la servante de son geôlier. Elle refuse longtemps en déclarant « She would not break her trust for the whole world ; no, not if she could gain a million of money by it. » (1, 6). Ces paroles sont celles que prononce la servante de 1743. Combien la phrase de 1754 est plus vraie et plus caractéristique ! « ... no, not if she could gain a hundred pound by it... » Car il est bien vrai que pour la pauvre fille un million de livres est une somme bien moins tentante — une quantité irréaliste et inconcevable, comme « the whole world » — et bien moins *considérable* que 100 livres, qu'elle sent une somme possible, réelle, imaginable.

Ailleurs il faut expliquer que la victime de Wild, Heartfree, ne se méfie point de lui à leur première rencontre. Ici il suffira de mettre côte à côte les deux textes pour voir combien celui de 1754 est plus nourri d'expérience, plus riche de simple et profonde psychologie :

a

Wild... met with a young^g fellow who had formerly been his schoolfellow. This person had a regard for our hero, as he had more than once, for a small reward, taken a fault on himself, for which the other,

b (II, 1)

Wild... met with a young fellow who had formerly been his companion, and indeed intimate friend, at school. It hath been thought that friendship is usually nursed by similitude of manners, but the

who had more regard for his skin than Wild, was to have been whipped. He therefore accosted Wild etc...

contrary had been the case between these lads; for whereas Wild was rapacious and intrepid, the other had always more regard for his skin than his money; Wild therefore had very generously compassionated this defect in his school-fellow, and had brought him off from many scrapes, into most of which he had first drawn him, by taking the fault and whipping to himself. He had always indeed been well paid on such occasions; but there are a sort of people who, together with the best of the bargain, will be sure to have the obligation too on their side; so it had happened here: for this poor lad had considered himself in the highest degree obliged to Mr Wild, and had contracted a very great esteem and friendship for him; the traces of which an absence of many years had not in the least effaced in his mind. He no sooner knew Wild, therefore, than he accosted him etc...

On pourra juger parfois que tout n'est pas gain dans cette reprise plus ample des éléments anciens; et je ne suis pas sûr de ne pas préférer la première des deux versions suivantes, de style plus sec, mais plus fort. Heart-free vient de repousser avec indignation la proposition que lui faisait Wild de s'échapper en tuant son geôlier :

a

Though our hero heard all
this with proper contempt, he

b (III, 5)

Though our hero heard all
this with proper contempt, he

made no direct answer, but endeavoured to evade his proposal as much as possible, and promising to use all honest means for his service, since he was so scrupulous, he took his leave of his friend for the present. Heartfree, having indulged, etc..

made no direct answer, but endeavoured to evade his proposal as much as possible, which he did with admirable dexterity : this method of getting tolerably well off, when you are repulsed in your attack on a man's conscience, may be stiled the art of retreating, in which the politician, as well as the general, hath sometimes a wonderful opportunity of displaying his great abilities in his profession.

Wild, having made this admirable retreat, and argued away all design of involving his friend in the guilt of murder, concluded, however, that he thought him rather too scrupulous in not attempting his escape ; and then, promising to use all such means as the other would permit in his service, took his leave for the present. Heartfree, having indulged etc...

Les simples indications « honest means » et « scrupulous » du premier texte sont régulièrement développées dans le second. J'ai peur que ce ne soit pas un progrès certain, mais plutôt un amollissement.

Mais la plupart du temps lorsque Fielding reprend sa peinture, c'est pour ajouter une touche vigoureuse, donner plus d'accent ou de profondeur à une touche ancienne, renforcer une nuance :

Wild vient de demander à une certaine Molly Straddle de témoigner contre Fierce. La première édition se contente d'ajouter :

« The lady readily consented ; and Mr Wild and she embraced and kissed each other in a very tender and passionate manner.

Wild, having given the lady a little further instruction, desired her to stay a few minutes behind him ; then returned to his friend etc... » (II, 5)

Cette dernière phrase s'élargira en une véritable scène de genre, où Wild nous montrera l'une des facettes de sa « grandeur », en même temps que la pauvre Molly se révélera à nous dans toute la faiblesse de son cœur léger :

The lady readily consented, and advanced to embrace Mr Wild, who stepped a little back and cried, « Hold, Molly ; there are two other notes of £ 200 each to be accounted for — where are they ? » The lady protested with the most solemn asseverations that she knew of no more ; with which, when Wild was not satisfied, she cried, « I will stand search ». « That you shall » answered Wild, « and stand strip too ». He then proceeded to fumble and search her, but to no purpose, till at last she burst into tears, and declared she would tell truth (as indeed she did) ; she then confessed that she had disposed of the one to Jack Swagger, a great favourite of the ladies, being an Irish gentleman, who had been bred clerk to an attorney, afterwards whipt out of a regiment of dragoons, and was then a Newgate solicitor, and a bawdyhouse bully ; and, as for the other, she had laid it all out that very morning in brocaded silks and Flanders lace. With this account Wild, who indeed knew it to be a very probable one, was forced to be contented : and now, abandoning all further thoughts of what he saw was irretrievably lost, he gave the lady some further instructions, and then, desiring her to stay a few minutes behind him, he returned to his friend.

Nous pourrions voir encore, par la comparaison de deux autres passages, combien s'est enrichie en dix années l'expérience de Fielding, combien aussi sa psychologie s'est approfondie. Il s'agit pour Wild de regagner la confiance de sa victime Heartfree :

a

... The first necessary step seemed to regain the confidence of Heartfree. He determined therefore to undertake it, how impossible so ever it appeared. The chief requisite on this occasion was that steady countenance in which he was superior to all mankind. He went to Newgate, and burst resolutely into the presence of Heartfree, whom he eagerly embraced and kissed etc...

b (III, 5)

... The first necessary step was to regain the confidence of Heartfree. But, however necessary this was, it seemed to be attended with such insurmountable difficulties, that even our hero for some time despaired of success. He was greatly superior to all mankind in the steadiness of his countenance, but this undertaking seemed to require more of that noble quality than had ever been the portion of a mortal. However, at last he resolved to attempt it, and from his success I think we may fairly assert that what was said by the Latin poet of labour, that it conquers all things, is much more true when applied to impudence.

When he had formed his plan he went to Newgate, and burst resolutely into the presence of Heartfree, whom he eagerly embraced and kissed etc...

Autre progrès : Heartfree, dans la première version, se montrait d'une confiance véritablement trop facile à duper. Il se laisse cette fois moins docilement voler ; il demande des explications et des précisions (1) ; il faut à Wild plus

1. Tout le paragraphe suivant est ajouté dans la seconde édition :

Heartfree however was soon curious enough to inquire how Wild had escaped the captivity which his wife then suffered. Here likewise he recounted the whole truth, omitting only the motive to the French captain's cruelty, for which he assigned a very different reason, namely, his attempt to secure Heartfree's jewels. Wild indeed always kept as much truth as was possible in everything ; and this he said was turning the cannon of the enemy upon themselves (III, 5).

de « génie » pour le convaincre. De même encore il lui faudra en 1754 plus d'ingéniosité pour convaincre Mrs Heartfree. Il y a là quelque chose de plus curieux encore. En 1743 il lui suffisait pour faire accepter son plan à la jeune femme, de quelques arguments raisonnables. C'est à son jugement qu'il s'adressait : dix années plus tard c'est à son cœur. Wild doit, pour la décider en 1754, jouer à l'homme « sensible » et faire semblant de s'émouvoir. C'est un signe des temps...

b (II, 9).

He said by every moment's delay she risked the ruin of her family ; that she would be absent only a few days from him, [for that the moment he had lodged her safe in Holland he would return, procure her husband his liberty, and bring him to her. I have been the unfortunate, the innocent cause of all my dear Tom's calamity, madam, said he, and I will perish with him or see him out of it. Mrs Heartfree overflowed with acknowledgments of his goodness, but still begged for the shortest interview with her husband. Wild declared that a minute's delay might be fatal ; and added, though with the voice of sorrow rather than of anger,] that if she had not resolution enough to execute the commands he brought her from her husband, his ruin would lie at her door ; and, for his own part, he must give up any farther meddling in his affairs.

(Toute la partie entre [] est ajoutée dans la seconde édition, la première donnant simplement : ... *from him* ; adding that if she had etc.).

Avec quelle minutie est faite cette revision ! A la fin de la scène fameuse qui dresse l'un contre l'autre Wild et sa femme, les deux époux décident de s'accorder liberté réciproque. Et cette résolution les satisfait si bien qu'ils se séparent, nous dit la première version, « pretty amicably ». Le mot convenait-il tout à fait ? Fielding, en 1754,

le remplace par « pretty cheerfully » (III, 8, fin). La correction peut paraître minime : elle est juste.

On ne peut se défendre, en relisant côte à côte les deux textes, d'une impression assez curieuse : c'est que Fielding, lorsqu'il a refait connaissance avec son roman, s'en est amusé lui-même. Et il s'est plu tout d'abord à le corser de nouveaux traits savoureux, comiques ou malicieux. Il se divertira par exemple à chiffrer la déception de Wild, qui vient de dévaliser un joueur : « nor had he any more than two shillings in his pocket when he was attacked » (I, 14 fin, addition 1754).

Son opinion sur les courtisans ne s'est point améliorée à l'expérience. Il écrit d'eux en 1743 : « a prince in the midst of his courtiers, all ready to compliment him with his favourite character, or title [and indeed with everything else], ajoute-t-il en 1754 (II, 11 init.).

Appréciez la saveur de cette addition : (entre []).

So true is that observation, *Naturam expellas furca licet, usque recurret*. Which I need not render in English, it being to be found in a book which most fine gentlemen [are forced to] read (II, 12).

ou la malice de celle-ci :

This gentleman had two qualities of a great man, viz., undaunted courage, and an absolute contempt of those ridiculous distinctions of *meum* and *tuum*, [which would cause endless disputes did not the law happily decide them by converting both into *suum*] (III, 14).

C'est encore pour la seconde édition que Fielding a imaginé d'endormir Wild pendant le sermon du chapelain de Newgate :

a

... But here the punch by entering put a stop to his reading at this time; nor could we etc...

b (IV. 13).

... But here the punch by entering waked Mr Wild, who was fast asleep, and put an end to the sermon; nor could we etc.

C'est ainsi que Fielding, en relisant son livre, ressent le besoin d'appuyer sur certains traits. Il ajoutera par exemple toute une tirade sur la généalogie des grands hommes (1), juste avant de donner celle de Wild. Il dessinera plus nettement le geste odieux ou ridicule d'un personnage :

« The Count then proceeded to animadvert on the carelessness of the watch, and the scandal it was to the laws that [honest] people could not walk the streets in safety » (I, 11). Ainsi parle le Comte, qui est un coquin.

A la lettre d'un certain Charles Easy, qui refuse de prêter de l'argent à son excellent ami Heartfree, la seconde édition ajoute ce *post-scriptum* :

« P. S. — I hope good Mrs Hearfree and the dear little ones are well. » (II. 7).

Mais surtout il commentera son texte par des remarques destinées à en préciser l'intention morale ; en voici deux, qui sont des additions de 1754 :

« He carried good nature to that wonderful and uncommon height that he never did a single injury to man or woman by which he himself did not expect to reap some advantage. [He would often indeed say that by the contrary party men often made a bad bargain with the devil, and did his work for nothing] » (I, 11).

1. Tout le début du livre I, ch. 2, jusqu'à ... « in the strictest manner » est une addition de 1754. Le chapitre dans la première édition, commençait à « Mr Jonathan Wild, or Wifd, then etc... »

Wild, with a contempt of danger truly great, took a resolution as worthy to be admired perhaps as any recorded of the bravest hero, ancient or modern ; [a resolution which plainly proved him to have these two qualifications so necessary to a hero, to be superior to all the energies of fear or pity], (II, 10).

Il s'agit ici de rendre Wild odieux, au moment où il va essayer de faire violence à Mrs Heartfree.

Lisez encore le chapitre 14 du livre IV, qui raconte la pendaison de Wild. Il se terminait par un paragraphe de philosophie ironique, mais gaie, toute en surface, telle qu'on la trouve dans le *Beggar's Opera*. Là aussi la seconde édition ajoute à la première ; je ne résiste pas au plaisir de citer encore cette addition de 1754, si lourde de sens, si « pregnant », si philosophique :

« Narrow minds may possibly have some reason to be ashamed of going this way out of the world, if their consciences can fly in their faces, and assure them they have not merited such an honour ; but he must be a fool who is ashamed of being hanged, who is not weak enough to be ashamed of deserving it ».

Cette philosophie ironique de *Jonathan Wild*, on sait contre qui elle était dirigée féroceement en 1743. Le ministre Walpole en faisait en grande partie les frais (1). De la seconde édition, ou pour mieux dire de l'édition définitive de son œuvre, celle que, conscient de son génie, il prépare pour la postérité, Fielding décide avec raison

1. Cf. notre chapitre sur *Jonathan Wild*, op. cit. On trouvera aussi d'utiles renseignements dans un article de Mr J. E. Wells, *Publications of the Modern Language Association of America*, vol. XXVIII, N° 1. March 1913, p. 1-55.

de supprimer toute cette actualité, si vieille déjà au bout de dix ans. Aussi tient-il d'abord à signaler à son public que son livre ne s'attaque à personne en particulier. Et il y a à cela un intérêt artistique certain : *Jonathan Wild* se classe ainsi à côté des autres romans où Fielding a toujours affirmé (comme Molière) avoir peint « not men, but manners ». Voici en quels termes le dit un court *Advertisement from the publisher to the reader*, où sans doute il mit la main, s'il ne le rédigea pas même en entier :

« That any personal application could have ever been possibly drawn from them, will surprise all who are not deeply versed in the black Art (for so it seems most properly to be called) of deciphering men's meaning when couched in obscure ambiguous or allegorical expressions : this art has been exercised more than once on the author of our little book, who has contracted a considerable degree of odium from having had the scurrility of others imputed to him. The truth is, as a very corrupt state of morals is here represented, the scene seems very properly to have been laid in Newgate ; nor do I see any reason for introducing any allegory at all ; unless we will agree that there are, without those walls, some other bodies of men of worse morals than those within ; and who have, consequently, a right to change places with its present inhabitants.

To such persons if any such there be, I would particularly recommend the perusal of the third chapter of the fourth book of the following history, and more particularly still the speech of the Grave Man in pages 195, 196 of that book ».

Toutes les allusions trop nettes sont supprimées. Presque partout les mots « prime minister », qui désignaient trop clairement le personnage visé (1) sont remplacés par le vocable innocent « statesman ». Et dans quelles phrases ! « Can any one doubt whether it is better to be a

1. C'est à Walpole que fut pour la première fois donné le titre de « Prime Minister », et, surtout, semble-t-il, par ses ennemis.

great statesman (1^{re} édition : a prime minister) or a common thief? » (I, 5)

« Doth it not ask as good a memory, as nimble an invention, as steady a countenance, to forswear yourself in Westminster Hall, as would furnish out a complete fool of state, or perhaps a statesman himself? » (en 1743 :... « a complete ministerial tool, or perhaps a prime minister himself ») (*id. ibid.*).

Parfois cependant les mots dangereux subsistent, mais c'est alors que les phrases ne se prêtent à aucune application personnelle. « Now, suppose a *Prig* had as many tools as any prime minister ever had, would he not then be as great as any prime minister whatsoever? » (I, 14).

La satire politique devient ainsi plus générale, et l'on s'en aperçoit à de curieux détails : Parlant des maris complaisants, et des avantages que leur procure leur obligeance, Fielding avait d'abord mentionné « this more honourable than legal alliance, which is thought to be at present one of the strongest bonds of amity between great men, and the most reputable as well as easy way to preferment. » (III, 10). *Preferment* était un mot précis, et faisait sans doute allusion à quelque nomination scandaleuse du Ministère Walpole ; la seconde édition y substitue un terme général, « their favour », qui attaquant tous les « grands hommes », n'en attaque aucun personnellement.

Examinons encore l'une contre l'autre les deux versions suivantes :

a

There were particulary two parties, viz., those who wore hats *fiercely* cocked, and those who preferred the *Nab* or tren-

b (II, 6).

There were particulary two parties, viz., those who wore hats *fiercely* cocked, and those who preferred the *nab* or tren-

cher hat, with the brim flapping over their eyes; between which jars and animosities almost perpetually arose. Wild, therefore etc...

cher hat, with the brim flapping over their eyes. The former were called *cavaliers* and *tory rory ranter boys*, etc.; the latter went by the several names of *wags*, roundheads, shakebags, oldnolls, and several others. Between these, continual jars arose, insomuch that they grew in time to think there was something essential in their differences, and that their interests were incompatible with each other, whereas, in truth, the difference lay only in the fashion of their hats. Wild, therefore, having assembled them etc...

La critique de 1743 s'attachait aux deux factions d'un même parti, celui des *Prigs*. Elle s'étend en 1754 aux deux partis opposés, celui des *Tory Rory Ranter Boys* (qui sont évidemment les Tories) et celui des *Wags* (non moins certainement les Whigs). Et quel profond scepticisme politique s'exprime dans la phrase suivante !

A vrai dire on peut déjà discerner, dès la première version de *Jonathan Wild*, les éléments essentiels du dogme moral que Fielding développera si amplement dans *Tom Jones* et *Amelia*. Ce n'est point ici le lieu d'insister sur les points les plus saillants de cette morale : Importance du témoignage de la conscience, valeur relative des actions, et valeur absolue des intentions, enfin et surtout tendance chrétienne de plus en plus déclarée : tels sont les éléments principaux que la seconde édition de *Jonathan Wild* dégage et met en pleine lumière. C'est ainsi que Fielding modifiera, pour la rendre plus nette et plus vigoureuse, la conclusion générale du roman : pour être heureux, un

méchant ne devrait point posséder le moindre rudiment de conscience;

a

...a man may go to heaven with half the pains which it costs him to purchase hell; nor is the world so unanimous as they ought to be in conferring this dear-bought reward. For, while the majority of mankind, while courts and cities resound the praises of the said great men, there are still some in cells and cottages, who view their greatness with a malignant eye, and dare affirm, that these great men who are always the most pernicious are generally the most wretched and truly contemptible of all the works of the creation.

b (IV, 15, fin)

...a man may go to heaven with half the pains which it costs him to purchase hell. To say the truth, the world have this reason at least to honour such characters as that of Wild: that, while it is in the power of every man to be perfectly honest, not one in a thousand is capable of being a complete rogue; and few indeed there are who, if they were inspired with the vanity of imitating our hero, would not after much fruitless pains be obliged to own themselves inferior to MR JONATHAN WILD THE GREAT.

Ailleurs il ajoutera deux lignes à la fin d'un chapitre pour témoigner que si les coquins échouent, c'est parce qu'ils ne peuvent se débarrasser d'une conscience gênante (1). Et il fera imprimer en lettres capitales, dans sa seconde édition, la conclusion que « Providence will, sooner or later, procure the felicity of the virtuous and innocent. » (IV, II).

Surtout il affirmera son christianisme, par une correction remarquable, où s'avère sa conversion. Peut-être est-ce, au point de vue de l'évolution psychologique de Fiel-ding, la variante la plus importante de tout ce texte: Il

1. Cf. III, 3, addition 1754: « thus falling, as many rogues do, a sacrifice, not to his roguery, but to his conscience ».

y parle du ciel, dont la perspective « must be allowed the loveliest which can entertain the eye of man » et il continue :

a

and which, if we understand the road rightly, has so little labour and fatigue, so few thorns and briars in its way. If the proofs of a supreme Being be as strong as I imagine them, surely enough may be deduced from that ground only to comfort and support the most miserable man etc.

b (III, 2)

and to which the road, if we understand it rightly, appears to have so few thorns and briars in it, and to require so little labour and fatigue from those who shall pass through it, that its ways are truly said to be ways of pleasantness, and all its paths to be those of peace. If the proofs of christianity be as strong as I imagine them, surely enough may be deduced from that ground only to comfort and support the most miserable man.

Le chrétien sincère, anglican, qu'il est alors devenu aura des scrupules dont aurait souri le jeune écrivain de 1743 : il acceptera bien qu'un évêché se puisse obtenir par la brigade, mais il n'admettra plus qu'un athée puisse devenir évêque !

a

...how flattery should denote a judge, or impiety and atheism a bishop, he is not capable of comprehending.

b (II, 12)

... how flattery, or half-a-dozen houses in a borough-town should denote a judge, or a bishop, he is not capable of comprehending.

Ou peut-être devons-nous croire que la chose ne se faisait plus, ou qu'elle était moins fréquente en 1754 qu'en 1743 ?

Sa piété nouvelle a d'autres exigences. Elle lui fait

remplacer un peu partout « God » par « Heaven » ou « Providence », qui ne sont en effet point des mots de déiste... Ainsi se précisent, en ces suprêmes corrections, la transformation du politique en moraliste, et le retour du déiste au Christianisme.

Parmi toutes les retouches qu'a fait subir à *Jonathan Wild* le goût plus exigeant d'un auteur plus expérimenté, il en est un certain nombre qui échappent à une classification purement littéraire, mais qui n'en présentent pas moins, pour les fidèles du grand romancier, un intérêt certain. Ce sont celles qui nous révèlent quelque chose de sa personnalité.

Le jeune écrivain imprudent, et parfois impudent, de 1743, est maintenant devenu un magistrat dévoué au bien public. On a pu le sentir à plus d'un trait dans les citations que nous avons déjà faites. Voici une correction qu'il faut certainement attribuer à un scrupule du juge :

a

Not guilty never sounded sweeter in the ears of culprit, nor a reprieve to the prisoner condemned, than etc...

b (III. 7)

Not guilty never sounded sweeter in the ears of a prisoner at the bar, nor the sound of a reprieve to one at the gallows, than etc...

Sans doute il préfère ne pas proclamer qu'un « culprit » peut-être déclaré « not guilty » par le tribunal. En tous cas il a appris par une collaboration de tous les jours à estimer l'honnête corporation des « Constables ». Aussi supprime-t-il plusieurs traits de moquerie à leur adresse que contenait la première édition. D'un titre (III, 12) ironiquement rédigé ainsi : « [Elogiums on Constables, and] new instances of Friendly's folly », il sup-

prime la première moitié (entre []). Il les appelle maintenant presque partout *officers*, qui est sans doute un terme plus respectable.

Son indulgence cependant ne va point jusqu'aux recors : leur métier, qui lui paraissait en 1743 plus « reputable » que celui de l'officier, devient en 1754 « more profitable ». (I, 12) Une menue correction comme celle-ci n'est-elle pas révélatrice d'un état d'esprit différent ? Sur-tout il poursuivra désormais d'une haine vengeresse les « attorneys » et leurs clercs. Que lui avaient-ils fait ? Certes il était traditionnel de les plaisanter ¹. Mais Fielding s'en était à peu près abstenu dans la première édition de *Jonathan Wild*. La seconde au contraire les introduit volontiers en de mauvais endroits et les y place toujours en mauvaise posture. Parle-t-on d'un jeune garnement nommé Tom Smirk ? « He was apprentice to a tallow-chandler », dit la première édition : « He was clerk to an attorney », corrige la seconde (I, 10). La bande de Wild se compose de « undone gamesters, ruined bailiffs, broken tradesmen, idle apprentices, attorneys' clerks, and loose and disorderly youths... » Mais les « attorneys clerks » n'y ont été introduits pour l'éternité qu'en 1754 ! Rancune probable de magistrat, qui ne pardonnait pas à de louches hommes de loi l'aide qu'ils apportaient aux criminels...

D'autres corrections nous rapprochent plus encore de

1. Voici par exemple comment les traite le recueil de bons mots *Joe Miller's Jests*, dont nous aurons à parler plus loin : « n° 405. One said of a young woman whose chastity was violently assaulted by a handsome young fellow, « that she was in as fair a way to be ruined, as a boy was to be a rogue, when he was first put clerk to an attorney. » Ou encore, « n° 453. A knavish attorney asking a very worthy gentleman, what was his honesty ? — what is that to you, said he, meddle with those things that concern you. »

sa vie personnelle. N'est-ce point en hommage à Mrs Fielding, si tendrement aimée, qu'il a par exemple en plus d'un endroit adouci son ironie vis-à-vis de Mrs Heart-free ? Il lui concède « un certain agrément » qu'elle n'avait pas dans la première édition (1).

Pourquoi supprime-t-il ailleurs un hommage aux critiques ? Est-ce une vengeance de l'auteur d'*Amelia*, qu'ils avait traité sans douceur ? Je le croirais facilement :

« that gracious reprieve... which we hope we have now accounted for to the satisfaction of the reader. [Indeed we had reason to apprehend it would at first greatly surprise him, and by that means lessen the pleasure of the critics, a sort of people for whom, and for whose entertainment, we have the tenderest regard, and to whom we pay all that just duty and respect, which, of common right, they must receive from every author] ». (IV, 6, fin. Toute la phrase entre [] a été supprimée.)

Et l'on peut se demander enfin pourquoi Fielding supprima certaine phrase de philosophie amère sur la reconnaissance, et le prix dont ceux à qui l'on rend un service ont souvent à le payer ; voici le premier texte, d'où fut effacée en 1754 la partie entre [] :

« To this silly woman did this silly fellow introduce the GREAT WILD, informing her at the same time of their former (2) acquaintance, and the obligations (3) he had received from him ; [for, as it often happens, that he, who confers the obligation, forgets the price paid for it, so it sometimes, but very seldom, falls out with him who receives it]. This simple woman etc... »

1... His wife who, [with an agreeable person], was a mean-spirited, poor, domestic etc... Les mots entre [] sont une addition de 1754. (II, I).

2. *b* : Their school acquaintance.

3. *b* : The many obligations.

Je serais tenté de voir là encore une touche purement personnelle. Fielding eut de nombreux bienfaiteurs, et beaucoup plus après 1743 qu'avant. Peut-être eût-il peur que sa remarque, certes un peu dure, ne leur parût être d'assez mauvais goût.

Toutes les corrections de 1754 n'ont pas trouvé place dans notre étude ; mais nous avons eu l'occasion, chemin faisant, de citer les plus importantes. Seule une édition critique de *Jonathan Wild* permettrait de les examiner toutes, et de les examiner dans l'atmosphère de leur contexte. C'est presque un autre roman qui sort alors des mains de Fielding : autre par le style, autre surtout par le champ moins étroit de la satire, par une manière nouvelle de considérer les choses, avec une philosophie plus expérimentée.

Encore l'auteur ne se contenta-t-il pas de modifier ces détails. Il nous reste à parler de deux chapitres qu'il crut devoir supprimer de son œuvre.

Le livre II contenait quatorze chapitres : les numéros 12 et 13 de l'édition actuelle étaient 13 et 14. A la fin du onzième chapitre, Wild, abandonné seul dans un canot, n'ayant devant lui d'autre perspective que celle de mourir de faim, décidait de se suicider et « s'élançait dans la mer la tête la première ». Fielding laissait alors son récit en suspens, suivant la meilleure tradition des conteurs, et offrait à son lecteur le chapitre 12 qui suit. Emprunté presque entièrement à un recueil de plaisanteries et d'anecdotes qui parut en 1739 sous le nom de *Joe Miller's Jests* (1), ce chapitre était surtout placé là, me semble-t-il,

1. « Joe » Miller (1684-1738) était un acteur connu. Sa célébrité posthume est due surtout au fait qu'un recueil de bons mots fut publié sous son

pour le proverbe XII, où il n'est pas hasardé de voir une allusion à Walpole.

CHAPTER XII

Of proverbs. A chapter full of very cunning and curious learning.

Here, reader, we cannot omit an opportunity of commending the vast usefulness of that learning, which is to be collected from those funds of knowledge, called proverbs : being short *aphorisms*, in which men of great genius have wrapt up some egregious discovery, either in nature or science, making it thus easily portable for the memory, which is apt to fail under the burthen of voluminous erudition. Next, therefore, to the merit of those sages who first dropped these inestimable pearls, are we obliged to their care and industry, who have collected them together. And here, as it would be needless to add to the encomiums given to Erasmus on this occa-

nom en 1733 par John Mottley. La plupart étaient empruntés à des collections antérieures, et n'ont aucun rapport avec Joe Miller. Voici le titre complet de l'ouvrage : *Joe Miller's Jests ; or the Wits Vade Mecum. Being a collection of the most brilliant jests ; the politest repartees ; the most elegant bon-mots, and most pleasant short stories in the English language. First collected in the company, and many of them transcribed from the mouth of the facetious gentleman whose name they bear ; and now set forth and published by his lamentable friend and former companion Elijah Jenkins Esq. Most humbly inscribed to those choice spirits of the age, Captain Bodens, Mr Alexander Pope, Mr Professor Lacy, Mr Orator Henley, and Job Baker, the Kettle Drummer. London, printed and sold by T. Read in Dogwell Court, White Fryars, Fleet Street, MDCCXXXIX.* Aucun des proverbes cités par Fielding ne se trouve dans la première édition, qui contient 247 anecdotes. La 3^e édition, publiée la même année, en contient 273. La 4^e édition est de 1742.

sion, I shall pass on to the incomparable publisher of Joe Miller's Jests; whether he be the lamented Elijah Jenkins Esq.; (1) or the facetious Edmundus de Crull (2) Esq., is not very material. « In these », as the learned Lord Bacon says of the Proverbs of Solomon, « we see not a few profound and excellent Cautions, precepts, propositions, extending to much variety of occasions, whereupon we will stay a while offering to consideration some number of examples ».

PROVERB I

The greatest men may sometimes overshoot themselves, but their very mistakes are so many lessons of instruction.
To teach others the art of over-reaching.

PROVERB II

A good outside is the best Sir Clement Cotterel (3) in a strange place. *Here is noted, Sir Clement Cotterel doth with excellent address usher persons into a strange place.*

1. Comme on a pu le voir par le titre, cité ci-dessus, des *Joe Miller's Jests*, le nom d'Elijah Jenkins était le pseudonyme adopté par l'auteur John Mottley. On se rappelle du reste qu'un certain capitaine Jenkins se présenta en 1738 devant la Chambre des Communes, affirmant que les Espagnols lui avaient coupé une oreille, et que l'indignation et la colère publiques forcèrent Walpole à déclarer la guerre à l'Espagne.

2. Edmundus de Crull est une déformation d'Edmund Curll, libraire scandaleux et douteux personnage, qui eut de retentissants démêlés avec Pope.

3. Sir Clement Cotterel (of Wylsford, Lincolnshire) occupa pendant vingt ans la charge de groom-porter auprès de Jacques I^{er}.

Tout ce qui est en italiques est addition de Fielding. Les proverbes suivent littéralement le texte de Joe Miller.

PROVERB III

Were we to believe nothing but what we can comprehend, every man upon the face of the earth would be an atheist. *Nothing being so easy as to believe that proportion is the effect of chance, nor any proposition so comprehensible, as that dead matter should of its own accord produce life, thought, etc...* (1)

PROVERB IV

Arguments among men are like bones among dogs; serve to set them together by the ears. *Ergo, an argument is called a bone of contention.*

PROVERB V

The chimney and the garret are related, and therefore tailors and chimney-sweepers are cousin-germans. *This is not to be understood literally but metaphorically. Tailors are in very great contempt among the English, nine of them being said to make only one man; and in the play-house the public express their contempt of your judgment by calling you a tailor. Some imagine this to proceed from the ancient Britons going naked, and consequently never using this mechanic : but I rather apprehend the reason to be from the moderns using him so much that they are never out of his books.*

1. L'ironie de ce commentaire est très nettement « déiste », d'un déïsme qui ne suffisait plus à l'auteur chrétien d'*Amelia*.

PROVERB VI

The sick man doth ill for himself, who makes his physician his heir. *Here caution is given, that it is not advisable to make it that man's interest to hurt you, who has the power*¹.

PROVERB VII

The sensible man and the silent woman are the best conversation. *Here is noted that a woman talks best who says nothing.*

PROVERB VIII

He who rises from table without saying grace, may be said to go away without paying his ordinary. *Here is noted that he who has no chaplain at his table will not pay his dues to the Ordinary, i. e. Bishop.*

PROVERB IX

A young fellow who falls in love with a whore, may be said to fall asleep in a hogstye. *Here is observed the likeness or resemblance between a whore and a hogstye.*

PROVERB X

Our carts are never worse employed than when waited on by coaches, *i. e. when they carry rogues to Tyburn*².

1. Peut-être faut-il voir là une allusion à l'attitude de Fielding dramaturge vis-à-vis de Walpole, après le Licensing Act. Fielding se soumit sans insister, se sentant le moins fort.

2. C'est la première fois qu'est formulée par Fielding l'idée qu'il reprendra plus tard, lorsqu'il demandera que les exécutions de criminels ne soient pas publiques.

PROVERB XI

Five of the most agreeable things on a journey, are money in one's pocket, a good road, a wholesome bed, fine weather, and a kind landlady ; if she be handsome too, tis so much the better. *Here are five excellent things brought together in the compass of two or three lines.*

PROVERB XII

Debauching a Member of the House of Commons from his Principles, and creating him a Peer, is not much better than making a woman a whore, and afterwards marrying her. *Here a Member of the House of Commons is set forth in the lovely state of virgin simplicity and innocence, and it is insinuated that if you first debauch him from that state of purity and make him a rogue, he remains a rogue still, notwithstanding a subsequent peerage ; as a woman who is debauched remains a whore still, notwithstanding a subsequent marriage. And this, the proverb would say farther, notwithstanding the world calls the former Right Honourable, and the latter an honest woman.*

Thus having (to use the words of that noble author once more) « staid somewhat longer on these sentences than is agreeable to the proportion of an example », and perhaps offended some, who will direct the force of this Chapter (if it have any) where it was little meant ; I now return to our hero, who, to the surprise, I apprehend, of the reader, exemplified the truth of one Proverb, viz. H. that is born to be hanged will never be drowned : which, as Shakespear phrases it, may be somewhat musty, but

I am convinced never had so pregnant an example of its veracity before.

Fielding fait le bon apôtre quand il se défend d'avoir dirigé « the force of this chapter » contre l'homme que le public pourra croire visé. Acceptons l'excuse pour ce qu'elle vaut. Il est certain que le proverbe XII vise quelqu'un. Faut-il croire, comme l'affirme Mr Cross ¹ que ce soit Pulteney ? Pulteney, après avoir mené l'opposition contre Walpole, et l'avoir même chassé du pouvoir, se laissa en 1742 créer Comte de Bath, à la grande indignation de tous ses amis. Il fut extrêmement maltraité dans les pamphlets du temps. Mais n'oublions pas que le proverbe reproduit ici n'est pas de Fielding ; il est, comme tous les autres, extrait des *Jests*, et par suite antérieur à 1743. Non, l'allusion est plus large, elle se rapporte sans doute à la pratique courante de Walpole, qui récompensait volontiers par une pairie le dévouement électoral.

Une autre question peut se poser au reste à propos de ce chapitre de Proverbes. Pour reproduire ainsi sans vergogne le texte de John Mottley, Fielding n'aurait-il pas collaboré anonymement à l'une des éditions des *Jests* ? La chose est possible, et n'a d'ailleurs qu'une importance relative ².

Quoi qu'il en soit, aucune suppression ne pouvait être plus heureuse que celle de ce chapitre faible, qui interrompait inutilement l'intrigue, et dont les allusions étaient

1. Cf. W. L. Cross, the History of Henry Fielding vol. I, p. 411-412.

2. La onzième édition des *Jests* comporte 630 anecdotes, et 75 pages de « moral sentences », où se retrouvent la plupart des « proverbes » cités par Fielding. Elle est dédiée à « those choice-spirits of the age, His Majesty's Poet Laureat, Mr David Garrick, Mr Justice Bodens's horse, *Tom Jones*, the most impudent man living, the Rev. Mr Henley, and Job Baker, the Kettle-Drummer ».

déjà aussi vieilles en 1754 qu'elles le sont aujourd'hui. Le comique ne nous en amuse plus. Peut-être n'amusa-t-il même plus Fielding lorsqu'il relut son œuvre...

Dans la préface qui précédait en 1743 ses *Miscellanies*, Fielding exposait tout au long, à propos de *Jonathan Wild*, ses idées sur la *grandeur* et la *bonté*. Et il continuait ainsi : « This is the doctrine which I have endeavoured to inculcate in this history, confining myself at the same time within the rules of probability. (For except in one chapter, which is visibly meant as a burlesque on the extravagant accounts of travellers, I believe I have not exceeded it.) » Ce chapitre burlesque était le neuvième du livre IV. Il a presque complètement disparu dans la version publiée en 1754 ; seule la phrase de début, et quelques lignes de la conclusion, ont été rassemblées en un paragraphe, qui est devenu le dernier du chapitre VIII. Et les chapitres suivants ont naturellement été tous avancés d'un numéro. Sans doute Fielding, en relisant son œuvre, trouva-t-il que les aventures de Mrs Heartfree étaient un peu longues. Celle que raconte ce chapitre pouvait être supprimée sans rompre le fil de l'histoire. Le hors-d'œuvre que constitue toute la relation de ce voyage se trouvait ainsi très nettement allégé.

Au reste l'actualité de cette parodie avait dû sensiblement diminuer. C'est surtout après *Robinson Crusoe* et *Gulliver*, que les comptes-rendus de voyages s'étaient multipliés. Déjà Johnson s'en moquait dans sa Préface à la traduction des *Voyages de Lobo en Abyssinie* (1734) : « On ne trouvera pas dans les récits de ce voyageur, écrit-il, de basilics aux yeux destructeurs, et les crocodiles n'y versent pas de larmes au moment de dévorer leur proie... » Fielding lui-même, dans son journal *The Champion* avait

assez longuement conté certain voyage de Mr Job Vinegar au pays des Ptfghsiumski, et s'en était fort amusé.

Voici le chapitre supprimé en 1754 ; j'avoue qu'il m'a semblé assez comique, d'un comique rabelaisien, et que sa disparition de l'œuvre me paraît regrettable :

CHAPTER IX

A very wonderful chapter indeed, which, to those who have not read many Voyages, may seem incredible ; and which the reader may believe or not, as he pleases.

We had now proceeded a very little way on our next day's march, when one of the sailors cried out he spied a tower on our left ; a second, looking that way, said he saw it move ; and indeed so it did towards us. We presently discovered it was an animal of an enormous bigness¹, being of the elephantine kind, but so large, that the elephant is to it in size but as the crayfish to the lobster. The approach of that vast animal struck us all with terror. As for myself, I felt more than I had done during our two

1. L'extrait suivant permettra de mieux saisir la valeur — et l'utilité — de la parodie de Fielding. Il est tiré de *Le solitaire anglois, ou aventures merveilleuses de Philip Quarll, par Mr Dorington, traduit de l'anglais en 1729*.

« Imaginez-vous une grosse tête comme celle d'un lion, armée de pointes semblables à celles d'un porc-épic ; six cornes, deux comme celles des gazelles, deux comme celles des chevreuils, et deux recourbées en arrière ; de grands yeux étincelants, des naseaux ouverts comme ceux d'un cheval indompté ; la gueule d'un lion ; des défenses comme celles d'un sanglier, ou comme les dents d'un éléphant ; des serres comme celles d'une aigle, des écailles comme celles d'un crocodile, une taille peu différente de celle d'une baleine. Voilà à peu près quel était ce monstre. » (p. 311).

tempests : for I dreaded less being swallowed by the unmerciful Ocean, than being devoured by the jaws of this monster, which, with a voice suitable to his bulk, now filled the wood with his bellowing. It was impossible to escape him by flight, nor had our men much time to consider what means they might use for their defence. Our two musketeers in an instant, therefore, resolved to discharge their several pieces at his eyes, the one agreeing to aim at the right, the other at the left. They executed this bold resolution with such notable success, that the beast was immediately deprived of his sight, the bullets having both luckily entered in at the sight of the eyes ; a very fortunate accident for us, the whole dimensions of each eye being very near equal to the capaciousness of a large hall. The beast, which now roared infinitely louder than before, with the anguish of the wound fell to the ground. My friend persuaded the rest to depart as far as we could, lest some others, of the same kind, should come to his assistance, which might prove fatal to us : but the curiosity of the sailors was insatiable ; they swore they would go up to the monster, and examine him ; for they apprehended he was mortally wounded by the blow ; whereas in reality Windsor Castle, which our beast was neither in size nor figure much unlike, would have been in as much danger of being battered down by a musket shot, as this monster was of being killed by it. But I almost shudder with the remembrance of what I am now going to relate ; for indeed I take it to be the strangest instance of that intrepidity, so justly remarked in our seamen, which can be found on record. In a word, then, one of our musketeers coming up to the beast as he lay wallowing on the ground, and perceiving his mouth wide open, marched directly down his throat. Had he not

declared his intention to those near him, we should have concluded that he had been swallowed by the monster ; but as it was we imagined him little better than *felo de se*, and gave over all thoughts of ever seeing him again, when suddenly we heard the hollow report of a gun, seemingly at a great distance. One of the sailors declared the sound came from the inside of the animal, nor had he sooner said so, than a river of blood began to issue out at his mouth, and shortly after the brave sailor came forth at another passage, which I must be excused from naming. He informed us that he had put the muzzle of his gun against his heart, and shot two bullets into it, which he perceived had done his business, and indeed the monster was absolutely dead.

As soon as the blood ceased to flow from his mouth, our whole company marched rank and file through the body ; but I could by no means be prevailed on to follow them, whether I looked on it as an indecency (the monster being of the male kind) or was afraid of making my clothes bloody, or from what other motive my aversion arose, is not necessary to determine. Two of our men, with much labour, brought forth the heart. I must not take leave of the monster before I observe that a whole lion was found in him undigested, and which we concluded he had swallowed a very little time before we came up with him.

We now quitted the monster, and saw, as we advanced through the wood, several wild beasts, such as lions, wolves, tigers, and others of the common kind ; but I must not omit a large reptile we saw on our third day's march, of the colour and form of a snake ; but so immensely long, that he extended near a quarter of a mile ; a length to which his largeness was disproportionate, being

no more than about six times the size of a moderate ox. This serpent would certainly have molested us ; but though he stirred as we walked by his middle, he was fortunately asleep as we passed by his eyes. This day we killed a bird somewhat resembling a lark, but infinitely larger ; for we guessed it could not weigh less than thirty stone. We dressed half the merrythought for our dinner, and its flavour was so excellent, that I myself for the first time eat heartily.

The next morning we saw a fire at a little distance from us, when we conceived ourselves drawing near some human habitation ; but on our nearer approach, we perceived a very beautiful bird just expiring in the flames. This was no other than the celebrated Phoenix, so much spoke of, and so little known. We would not suffer such a rarity to be consumed ; we therefore snatched it from the fire, and, being resolved to taste this excellent dish, we first picked his feathers off, and then roasted him, but found the flesh so far from delicious, that it was greatly distasteful. The captain then ordered it to be thrown again into the fire, that it might follow its own method of propagating its species.

Our pork was now gone, and we had nothing left but the remainder of the lark to live on, which indeed would have been sufficient for a month's provision, could we have preserved it from tainting ; but as we had no salt, the extreme heat of the climate soon made it nauseous both to our smell and taste. Death now put on a more dreadful shape than any he had hitherto worn, and starving appeared to us inevitable ; for our ammunition was all spent, and we could flatter ourselves with no likelihood of finding the traces of any human creature, from whom too, if found, we apprehended much greater

probability of danger, than of comfort or assistance.

We had now travelled two days together without any sustenance, when, coming forth from the wood, we saw just before us something resembling the famous Stonehenge in Wiltshire, and which we found to be a bed of pumpkins, but so large that one of them was more than we could have eaten in two months. We scooped out the inside with some tools we had with us, and then crept all of us into the shell, which afforded us a cool retreat from the scorching beams of the sun. The food was neither grateful nor nourishing, so that we soon quit-
ted this place, and arrived at the bottom of a high and steep hill. I was become so faint with the immoderate fatigue of my journey, with the intense heat of the climate, and with hunger, that I threw myself on the ground, and declared I could go no farther. One of the sailors skipt nimbly up the hill, and, with the assistance of a speaking trumpet etc... (le reste du chapitre est conforme aux douze dernières lignes du chapitre VIII de l'édition définitive).

JOSEPH ANDREWS

Nous nous sommes arrêtés à parler assez longuement de *Jonathan Wild*, parce que les deux éditions qu'en a données Fielding encadrent toute son œuvre. Les corrections qu'il a apportées au texte des autres romans sont loin d'offrir un intérêt égal. Là encore une édition critique permettrait seule de citer toutes les variantes. Nous devons nous borner ici à signaler les plus importantes.

Cinq éditions de *Joseph Andrews*(1) furent publiées par l'imprimeur Millar, du vivant de Fielding : la première en février 1742, la seconde en août 1742, la troisième en mars 1743 ; la quatrième (datée 1749) en novembre 1748, la cinquième en 1751. — La sixième édition parut en 1762, la même année que les *Œuvres réunies* et préfacées par Murphy. —

De toutes ces éditions, la seconde était *Revised and Corrected with Alterations and Additions by the Author* ; la troisième, illustrée, portait pour la première fois le nom de cet auteur, *Henry Fielding Esquire* ; la quatrième, la

1. Nous ne parlons pas ici, naturellement, de réimpressions plus ou moins « piratées », par d'autres éditeurs que Millar. Le titre de la première édition était : *The History of the Adventures of Joseph Andrews and of his Friend Mr Abraham Adams. Written in Imitation of the Manner of Cervantes, Author of Don Quixote. In two Volumes. London Printed for A. Millar, over-against St Clement's Church, in the Strand. MDCCLXII.*

cinquième et la sixième étaient *revised and corrected*, mais on ne disait pas par qui...

Mettant à part les fautes d'impression ou de ponctuation, et la suppression de deux erreurs dans le numérotage des chapitres, je n'ai guère relevé que deux phrases corrigées dans la troisième édition, dont l'une dans la préface :

<i>a et b</i>	<i>c</i>
And though these two causes are often confounded (for they require some difficulty in distinguishing)...	And though these two causes are often confounded (for there is some difficulty in distinguishing them)...

et deux corrections encore dans la quatrième, qui peuvent fort bien être des corrections d'imprimeur : *to defer... to* est changé en *to defer... till* (I, 6) ; et dans la phrase : « this zeal, which both of them pretended to be for public justice », *to be* est changé en *to have* (I, 13).

Quant à Murphy, éditeur insouciant et médiocre, il est responsable d'un certain nombre de taches que je crois devoir signaler ici, au bénéfice des lecteurs qui aiment un texte correct :

Dans la querelle qui oppose violemment Dame Slipslop et Lady Booby, Fielding faisait dire à la première : « ... and I know what I know. — What do you know, mistress, answered the lady. — I am not obliged to tell that to everybody, says Slipslop, any more than I am obliged to keep it a secret. » (I, 9) Murphy corrige en « I am not obliged to tell everybody », qui ne va plus du tout avec le « keep it » suivant.

Ailleurs une faute d'impression du texte Murphy fait dire au docteur (I, 14) au cours d'une discussion : « Why, I suppose you have you have read Galen and Hippocrates! »

Le texte des cinq éditions vues par Fielding n'avait qu'un seul « you have ». Les éditeurs postérieurs ont cru à un oubli du typographe, et ont écrit « I suppose you have — you have read etc... » — ce qui n'est pas une mauvaise leçon...

Voici cependant deux bévues : Adams, dans le texte de Fielding (I, 15) explique à Joseph qu'il va à Londres pour vendre ses sermons, « being encouraged, [as] he said (1), by an advertisement lately set forth by a society of booksellers, who proposed etc... » — Murphy imprime « by the society of booksellers », qui ne signifie rien. — Ailleurs (II, 3) l'hôtelier va à la cave : « Whilst he was gone for that purpose, a stage-coach drove up to the door », disait Fielding : Murphy imprime « Whilst he was going... » qui ne s'accorde nullement avec le contexte.

« I know some justices who make as much of committing a man to Bridewell, as his lordship at 'size would of hanging him » (IV, 3), devient, avec Murphy « who *think* as much etc... » — Et Murphy, trouvant sans doute que les « slipslopismes » ne sont point assez nombreux, croit devoir en ajouter un de son crû : « ... that there was always something in those low-life creatures which must eternally *extinguish* them from their betters... » (IV, 6). Fielding avait tout simplement écrit *distinguish*.

A vrai dire le scrupuleux respect du texte édité est une religion qui n'est pas très ancienne.

La seconde édition de *Joseph Andrews* est la seule où se fasse sentir nettement la main de Fielding. Il commence par aérer son texte, le couper en paragraphes. Deux notes sont ajoutées ; l'une pour expliquer le terme de chasse *to blink* (2) ; l'autre pour défendre l'auteur

1. « As » est aussi une addition de Murphy.

2. I, 16. La première édition se contentait de cette note : « to blink is

contre les critiques qui l'ont accusé d'avoir fait Wilson trop érudit (III, 2).

Parmi les corrections de style, certaines sont assez caractéristiques :

a

The parson... was at this time at variance with the knight on suits, which he then had for tithes with seven tenants of his manor, in order to set aside a modus, by which the parson proposed an advantage of several shillings *per annum*, and by these suits had greatly impoverished himself, and utterly undone the poor tenants.

b (I, 3)

The parson... was at this time at variance with the knight; for the parson had for many years lived in a constant state of civil war, or, which is perhaps as bad, of civil law, with Sir Thomas himself and the tenants of his manor. The foundation of this quarrel was a modus, by setting which aside an advantage of several shillings *per annum* would have accrued to the rector; but he had not yet been able to accomplish his purpose; and had reaped hitherto nothing better from the suits than the pleasure (which he used indeed frequently to say was no small one) of reflecting that he had utterly undone many of the poor tenants, though he had at the same time greatly impoverished himself.

L'ordre logique est rétabli dans la phrase suivante, qui peint l'état d'âme de Mrs Trulliber :

a

... she had resolved to receive the good things of this world together with the bad.

b (II, 14)

...she had resolved to receive the bad things of this world together with the good.

a term used in setting ». La seconde explique nettement le sens du mot en langage de chasse.

Les corrections de ce genre ne sont pas fort nombreuses. Citons encore quelques variantes qui peuvent présenter un certain intérêt pour l'histoire de la syntaxe anglaise :

<i>a</i>	<i>b</i> (III, 1)
... truth is to be found only in their works who celebrate the lives etc...	... truth is to be found only in the works of those who cele- brate etc...

ou pour l'histoire de l'orthographe :

<i>a. b.</i>	<i>c</i> (I, 15)
...censure this digression as errant nonsense...	...censure this digression as arrant nonsense...

Et comment expliquer enfin l'évolution bizarre suivant laquelle le menton de Mrs Tow-Wouse l'aubergiste (I, 14) « pecked » en *a* et *b*, devient « picked » en *c* et *d*, et « pecked » en *e*, pour ne trouver que dans Murphy sa forme moderne, « peaked » ?

On peut voir par ce qui précède que les corrections de forme sont en somme assez peu nombreuses, et assez peu importantes, dans la seconde édition de *Joseph Andrews*. Fréquentes au contraire sont les additions, allant de quelques lignes jusqu'à deux pages, et qui ont pour but d'ajouter à une physionomie quelque trait nouveau, à un caractère quelque détail intéressant.

Voici pour Slipslop :

<i>a</i>	<i>b</i> (I, 3)
To her therefore Adams mentioned the case of young Andrews, and desired her to recommend him to her lady etc...	Adams therefore took an opportunity one day, after a pretty long discourse with her on the essence (or, as she plea- sed to term it, the incense) of matter, to mention the case of young Andrews ; desiring her etc...

Ailleurs (1) quelques répliques seront ajoutées au rôle de Mrs Tow-Wouse. C'est maintenant elle, et non plus son mari (II, 2) qui garde le cheval du pasteur Adams, comme gage d'une note impayée (2).

Barnabas le pasteur est enrichi d'une phrase typique : « I would always show a proper respect for the cloth. » (I, 16) Et Betty la chambrière a appris, d'une édition à l'autre, à pleurnicher suivant les règles : « My be-betters are wo-worse than me » (I, 17). Même Trulliber reçoit un trait nouveau : « for though he never gave a farthing, he had always that word (charity) in his mouth » (II, 13).

On sait avec quel soin attentif Fielding s'attache à caractériser vigoureusement les personnages secondaires : un aubergiste, au cours de la conversation, a l'occasion d'apprendre à Adams qu'il a été marin, et lui parle de son navire : « ... my ship, a brigantine of 150 tons — [a pretty creature she was]... (3) : le mot est pris sur le vif.

Ailleurs, Fielding s'était laissé aller, dans la première édition, à attribuer à Lady Booby une réplique assez rai-

1. Cf. I, 15, fin du second paragraphe, depuis « Mrs Tow-Wouse answered... »

2. La première édition disait simplement : « Tow-Wouse would probably have been willing to give him credit till next time, had not Joseph when he honestly discovered the nakedness of his pockets etc... » La deuxième édition fait intervenir ici Mrs Tow-Wouse. Elle ajoute aussi, à la fin du même paragraphe, tout le passage allant de « What, says Mrs Tow-Wouse... » jusqu'à « A resolution highly commended etc... » qui remplace la simple phrase de la première : « Then I cannot part with the horse, replied Tow-Wouse. »

3. II, 17. Cette addition est à rapprocher d'un passage de *Jonathan Wild*, que Fielding travaillait alors à terminer. Mrs Heartfree racontant ses voyages (IV, 8) note que les marins parlent de leur navire comme d'une femme « they spoke of her as the fondest husband would of his wife » et le capitaine, voyant couler son navire, s'écrie : « Go thy way, charming Molly, the sea never devoured a lovelier morsel. »

sonnable, où elle exprimait une des idées qui seront reprises par l'auteur du *Proposal for making an effectual provision for the poor*. La deuxième édition met ordre à cela : (Lady Booby s'entretient avec l'homme de loi Scout.)

a

« ... We have too many [poor] already, and I think we ought to have an act to hang or transport half of them. » « Truly, said the Lady, they are a grievous load, and unless we had an employment for them, it would be charity to send them where they might have something to do. At least, I am sure we ought to prevent the farther growth of the evil, and not let such beauties as these produce children for us to keep etc... »

b (IV, 3)

... and I think we ought to have an act to hang or transport half of them. If we can prove in evidence that he is not settled in fact, it is another matter. What I said to Mr Adams was on a supposition that he was settled in fact; and indeed, if that was the case, I should doubt... — Don't tell me your facts and your ifs, said the lady, I don't understand your gibberish; you take too much upon you, and are very impertinent, in pretending to direct in this parish; and you shall be taught better, I assure you you shall. But as to the wench, I am resolved she shall not settle here; I will not suffer such beauties as these to produce children for us to keep etc... »

On voit tout ce que la seconde version ajoute à la première : deux de ces éclairs brusques, qui révèlent tout-à-coup certain aspect nouveau d'une physionomie; Scout, rabroué brutalement, va redevenir mielleux, et la dame, deux lignes plus loin, l'appellera « Mr Scout », puis, « my dear Mr Scout » !

C'est surtout la figure du Reverend Adams, déjà si copieuse cependant, qui bénéficie de ces enrichissements. L'auteur chargera certains traits, comme la naïveté du

brave homme (1) ou son pédantisme ingénu (2). Il ajoute un détail physique : Adams a de si grandes jambes que ses pieds touchent presque le sol lorsqu'il est à cheval. II, 5) : « ... and, as his legs almost touched the ground when he bestrode the beast, had but a little way to fall. » Nous admirions déjà qu'il eût copié tout son Eschyle de sa main : or il l'a aussi couvert d'une reliure en peau de mouton « which was the work of his own hands » (II. 12). Parfois ce seront de petits tableaux de genre qui seront tout-à-coup insérés dans le récit, comme celui qui nous le montre parti pour Londres afin d'y vendre ses sermons, et s'apercevant tout-à-coup qu'il les a oubliés chez lui (3). Ou bien une autre scène, ajoutée elle aussi, reproduira une charmante conversation au cours de laquelle Joseph Andrews et son bon maître font assaut de civilité. La première édition racontait ainsi simplement les choses, en style un peu lourd de procès-verbal :

« Mr Pounce was desirous that Fanny should continue her journey with him in the chariot ; but she absolutely refused, saying she would ride behind Joseph, on a horse which one of Lady Booby's servants had equipped him with (this was indeed the same which Adams had left behind him at the inn, and was by these honest men who knew him, redeemed) if any means could be contrived of

1. cf. I, 17 : la conclusion d'Adams est une addition de b : « So that nothing could be so opportune etc... » (fin du 1^{er} paragraphe).

2. II, 4. Il s'agit de Leonora, dont on raconte l'histoire ; après certains commentaires de Slipslop et de Miss Graveairs : « She must have then more than Corinthian assurance, said Adams ; ay, more than Lais herself. »

3. cf. II, 2. La première édition après le premier paragraphe se terminant sur ... « had carefully provided him, » continue par « The bill was called for, which, on examination etc... ». Toute la scène intermédiaire est ajoutée dans la deuxième édition.

conveying Mr Adams with them ; whose company Pounce, when he found he had no longer hopes of satisfying his old appetite with Fanny, desired in his vehicle. So that all matters being settled to the content of every one, Adams and Pounce mounting the chariot, and Fanny being placed on a pillion, which Joseph borrowed of the host, they all set forwards for Booby-Hall etc...

Je renvoie au texte de Fielding (III. 12) trop long pour être cité ici, le lecteur curieux de voir quelle jolie tapisserie il a su broder sur ce canevas.

À côté de ces scènes qui retouchent un caractère ou le renforcent, il en est d'autres que Fielding a ajoutées, dans cette seconde édition, pour le simple et pur plaisir d'un développement comique. Tel est le passage célèbre qui introduit Eschyle dans l'interrogatoire que fait subir au Révérend Adams un juge de paix ignare (II, 11) (1) Il en est de même de tel détail qui corse une situation, rend plus amusant un tableau :

« ...This is sublime ! This is poetry ! » [Adams] then rapt out a hundred Greek verses, [and with such a voice, emphasis, and action, that he almost frightened the women ; and as for] the gentleman [he] was so far from entertaining any further suspicion of Adams, that he now doubted whether he had not a bishop in his house. [He ran into the most extravagant encomiums on his learning ; and] the goodness of his heart began to dilate to all the strangers... » (2)

1. L'addition commence à « The clerk now acquainted the justice... » et se termine à « One of the company having looked... » Un peu plus loin la phrase « and the parson of the parish... expose it » qui met en lumière l'indulgence d'Adams et son pardon des injures, appartient également à la seconde édition.

2. Toutes les phrases entre [] ont été ajoutées dans la seconde édition. La première, au lieu de [Adams], donne *he*, puis «..... Greek verses, till

Mais la plus intéressante, ou tout au moins la plus curieuse de toutes ces corrections de *Joseph Andrews* est peut-être celle qu'on trouvera au début du chapitre 10, livre II. Adams vient de sauver une jeune fille, dont il croit bien avoir tué le ravisseur. Il fait nuit, et le brave homme, resté seul avec elle, réfléchit pendant quelques minutes, se demandant s'il doit s'échapper ou se constituer prisonnier. La première édition avait ce début de chapitre : « Whilst Adams was wisely weighing in his mind the objections etc., » La seconde ajoute des réflexions de la jeune fille :

« The silence of Adams, added to the darkness of the night and loneliness of the place, struck dreadful apprehensions into the poor woman's mind ; she began to fear as great an enemy in her deliverer, as he had delivered her from, and as she had not light enough to discover the age of Adams, and the benevolence visible in his countenance, she suspected he had used her as some very honest men have used their country ; and had rescued her out of the hands of one rascal, in order to rifle her himself. Such were the suspicions she drew from his silence ; but indeed they were ill-grounded. He stood over his vanquished enemy, wisely weighing in his mind etc... »

L'allusion politique n'est pas douteuse. La chute de Walpole était contemporaine de la première édition de *Joseph Andrews*, et l'on sait de quel cœur Fielding s'y était employé. Il suffit de trois ou quatre mois (1) pour

the gentleman was so far etc... » «... The goodness of his heart began therefore to dilate without any further restraint to all the strangers. » (III, 2)

1. Cf. *Notes and Queries*, 6 nov. 1886. Les registres de l'imprimerie Woodfall donnent la date du 31 mai pour la seconde édition de *Joseph*

qu'on s'aperçût que son successeur ne valait pas mieux. De « très honnêtes gens » avaient « arraché leur pays à un pillard, pour le mieux piller eux-mêmes ». Une addition comme celle-ci nous met en contact avec la pensée de Fielding au moment même où elle évolue. L'ancien adversaire violent de Walpole commence à pressentir que le mal dont il se plaint n'est point imputable à un homme, et qu'un changement de ministère ne saurait suffire à améliorer une situation politique déplorable. Nous avons là un « témoin » précieux de l'état d'esprit qui lui a fait sans doute modifier le sens de son *Jonathan Wild* pendant qu'il l'écrivait, et qui a transformé une œuvre de polémique en un livre d'ironie philosophique. Il y a dans ces quelques phrases une confirmation de l'hypothèse que nous avons développée ailleurs, à propos de l'évolution des idées de Fielding (1).

Andrews. Il s'agit sans doute ici du « bon à tirer », ce qui ferait supposer que les corrections ont été faites par Fielding à la fin de mai. La première édition avait paru en février.

1. Voir notre ouvrage : *Les Romans de Fielding*, chapitre *Jonathan Wild*.

TOM JONES

Tom Jones fut publié (1) en six volumes, pour la première fois, le 28 février 1749. On sait quel en fut l'énorme succès. Mais les imprimeurs s'étaient sans doute un peu hâtés : de nombreuses fautes que signalait une longue page d'*errata* défiguraient ce premier texte. Fielding dut revoir immédiatement son œuvre ; quelques semaines plus tard, au milieu d'avril 1749, paraissent simultanément deux nouvelles éditions : l'une, en six volumes, reproduit la première en corrigeant les fautes d'impression. L'autre ne comporte que quatre volumes. En l'absence de tout numérotage de l'éditeur et pour la commodité, nous pouvons appeler *seconde* l'édition en six volumes d'avril 1749, et *troisième* l'édition en quatre volumes, de la même date. Une nouvelle édition en quatre volumes, datée 1750, devait enfin paraître en décembre 1749. Bien qu'elle ne porte elle non plus aucun numéro d'ordre, nous l'appellerons la *quatrième*. C'est le texte de cette quatrième édition qui a généralement été reproduit par Murphy et les éditeurs qui l'ont suivi.

L'apparition, en l'espace d'une année, de ces quatre

1. « The History of Tom Jones, a Foundling, in Six Volumes, by Henry Fielding, Esq. ; — *Mores hominum multorum vidit* — London : Printed for A. Millar, over-against Catherine-Street in the Strand. MDCCXLIX. L'édition en quatre volumes a le même titre, sauf : « in four volumes ».

éditions différentes soulève un certain nombre de petits problèmes qu'il n'est pas facile de résoudre :

1° La seconde édition reproduit (sauf les erreurs matérielles) le texte de la première; cependant elle n'a pas été faite sur les mêmes *formes*. Il est visible que la composition a été distribuée après le premier tirage, et que le second a dû être à peu près entièrement recomposé à neuf. L'imprimeur n'avait-il donc pas prévu la probabilité d'une seconde édition ? Tout prouve cependant qu'on s'attendait à un gros succès (1), et cette seconde édition fut évidemment entreprise avant même que la première fût épuisée.

2° Comment expliquer d'autre part ces deux éditions différentes parues le même jour, la « seconde » en six, la « troisième » en quatre volumes ? Cette troisième édition est sans aucun doute celle qu'a revue et corrigée Fielding, et le roman paraîtra désormais toujours sous cette forme. A quoi bon dès lors la « seconde » édition ? Et pourquoi, contrairement aux habitudes de Fielding, aucune de ces éditions successives n'a-t-elle de numéro d'ordre ?

3° Enfin cette « troisième » édition pose une question assez délicate. Les difficultés que je viens de mentionner n'avaient en somme qu'un intérêt historique; celle-ci touche à l'établissement du texte de *Tom Jones*, et nous arrêtera plus longuement.

L'année 1749, nous l'avons dit, vit paraître deux édi-

1. L'annonce de *Tom Jones* dans « The General Advertiser » du 24 janvier 1749 et des jours suivants était accompagnée de l'avertissement si souvent cité : « It being impossible to get sets bound fast enough to answer the demand for them, such gentlemen and ladies as please, may have them sew'd in blue paper and boards, at the price of 16 s. a set, etc... » (cité par Cross, *op. cit.*, II, p. 117).

tions en quatre volumes, la troisième en avril, la quatrième (datée 1750) en décembre. Or vous trouverez là aussi, malgré un texte généralement identique, assez de différences pour témoigner que la composition fut refaite d'une édition à l'autre (1). Mais la difficulté principale se présente aux chapitres 14 et 15 du livre VIII. La troisième édition avait donné au chapitre 14 un texte en majeure partie nouveau. L'« Homme de la Montagne » au cours de sa longue narration, arrivait au moment où l'on annonçait la rébellion de Monmouth contre les Stuarts. Il commentait la nouvelle avec un de ses amis. Voici les deux textes :

1^e, 2^e et 4^e EDITIONS3^e EDITION (VIII, 11)

« Events of this nature in the public are generally apt to
 « eclipse all private concerns. Our discourse therefore now
 « became entirely political. For my own part, I had been for
 « some time very seriously affected with the danger to which
 « the Protestant religion was so visibly exposed,

« under a popish prince; and « thought the apprehension of « it alone sufficient to justify « that insurrection; for no « real security can ever be « found against the persecu- « ting spirit of popery, when « armed with power, except	« that nothing but the im- « mediate interposition of Pro- « vidence seemed capable of « preserving it : for King « James had indeed declared « war against the Protestant « cause. He had brought known « papists into the Army, and at-
---	---

1. Les deux éditions ont le même nombre de volumes et le même nombre de pages dans chaque volume, et les pages sont la plupart du temps composées de la même manière. Certaines cependant ne sont pas identiques. Par exemple les pages 54 et 55 du premier volume, ont un texte exactement semblable, mais le disposent de manière différente. Les culs-de-lampe sont différents au premier volume. Tout ceci semble prouver qu'une bonne partie du texte a été recomposée pour la « quatrième » édition.

« the depriving it of that
 « power, as woful experience
 « presently showed. You know
 « how King James behaved
 « after getting the better of
 « this attempt; how little he
 « valued either his royal word,
 « or coronation-oath, or the
 « liberties and rights of his
 « people. But all had not the
 « sense to foresee this at first;
 « and therefore the Duke of
 « Monmouth was weakly sup-
 « ported; yet all could feel
 « when the evil came upon
 « them; and therefore all uni-
 « ted, at last, to drive out that
 « king, against whose exclusion
 « a great party among us had
 « so warmly contended during
 « the reign of his brother, and
 « for whom they now fought
 « with such zeal and affection.»

« — What you say, interrupt-
 « ed Jones, is very true; and
 « it has often struck me, as the
 « most wonderful thing I ever
 « read of in history, that so
 « soon after this convincing
 « experience wich brought our
 « whole nation to join so una-
 « nimously in expelling King
 « James, for the preservation
 « of our religion and liberties,
 « there should be a party
 « among us mad enough to
 « desire the placing his family
 « again on the throne.

« — You are not in earnest,
 « answered the old man; there
 « can be no such party. As bad
 « an opinion as I have of man-
 « kind, I cannot believe them
 « infatuated to such a degree.

« tempted to bring them into the
 « Church, and into the Univer-
 « sity. Popish priests swarmed
 « through the nation, appeared
 « publicly in their habits, and
 « boasted that they should
 « shortly walk in procession
 « through the streets. Our own
 « clergy were forbid to preach
 « against popery, and bishops
 « were ordered to suspend
 « those who did; and to do the
 « business at once, an illegal
 « ecclesiastical Commission
 « was erected, little inferior to
 « an Inquisition, of which,
 « probably, it was intended to
 « be the ringleader. Thus, as
 « our duty to the King can
 « never be called more than
 « our second duty, he had
 « discharged us from this, by
 « making it incompatible with
 « our preserving the first,
 « which is surely to Heaven.
 « Besides this, he had dissol-
 « ved his subjects from their
 « allegiance by breaking his
 « Coronation Oath, to which
 « their allegiance is annexed;
 « for he had imprisoned bis-
 « hops, because they would not
 « give up their religion; and
 « turned out judges, because
 « they would not absolutely
 « surrender the law into his
 « hands; nay, he seized this
 « himself, and when he claimed
 « a dispensing power, he de-
 « clared himself, in fact, as
 « absolute as any tyrant ever
 « was or can be. I have recap-
 « tulated these matters in full,
 « lest some of them should

« There may be some hot-head-
 « ed papists led by their
 « priests to engage in this
 « desperate cause, and think
 « it a holy war; but that Pro-
 « testants, that are members
 « of the Church of England,
 « should be such apostates,
 « such *felos de se*, I cannot
 « believe it; no, no, young
 « man, unacquainted as I am
 « with what has past in the
 « world for these last thirty
 « years, I cannot be so imposed
 « upon as to credit so foolish
 « a tale; but I see you have a
 « mind to sport with my igno-
 « rance.

« — Can it be possible,
 « replied Jones, that you have
 « lived so much out of the
 « world as not to know that
 « during that time there have
 « been two rebellions in favour
 « of the son of King James,
 « one of which is now actually
 « raging in the very heart of
 « the kingdom? » At these
 words the old gentleman start-
 ed up, and in a most solemn
 tone of voice, conjured Jones
 by his Maker to tell him if
 what he said was really true;
 which the other as solemnly
 affirming, he walked several
 turns about the room in a pro-
 found silence, then cried, then
 laughed, and at last fell down
 on his knees, and blessed God,
 in a loud thanksgiving prayer,
 for having delivered him from
 all society with human nature,
 which could be capable of such
 monstrous extravagances. Af-

« have been omitted in his-
 « tory; and I think nothing
 « less than such provocations
 « as I have here mentioned,
 « nothing less than certain and
 « imminent danger to their
 « religion and liberties can
 « justify, or even mitigate,
 « the dreadful sin of rebellion
 « in any people.

« — I promise you, Sir, says
 « Jones, all these facts, and
 « more, I have read in history;
 « but I will tell you a fact
 « which is not yet recorded, and
 « of which I suppose you are
 « ignorant. There is actually
 « now a rebellion on foot in
 « this kingdom, in favour of
 « the son of that very king
 « James, a professed papist,
 « more bigoted, if possible,
 « than his father, and this
 « carried on by Protestants,
 « against a King who has
 « never, *in one single instance*,
 « made the least invasion on
 « our liberties.

« — Prodigious indeed,
 « answered the stranger, you
 « tell me what would be
 « incredible of a nation which
 « did not deserve the character
 « that Virgil gives of a woman,
 « *varium et mutabile semper*.
 « Surely this is to be unwor-
 « thy of the care which Pro-
 « vidence seems to have taken
 « of us, in the preservation of
 « our religion against the
 « powerful designs and cons-
 « tant machinations of popery.
 « A preservation so strange
 « and unaccountable, that I

ter which, being reminded by Jones that he had broke off his story, he resumed it again in this manner : « As mankind, « in the days I was speaking « of, were not yet arrived to « that pitch of madness which « I find they are capable of « now, and which, to be sure, « I have only escaped by living « alone, and at a distance « from the contagion, there « was a considerable rising in « favour of Monmouth; and « my principles strongly inclining me to take the same « part, I determined to join « him; and Mr Watson, from « different motives, concurring « in the same resolution (for « the spirit of a gamester will « carry a man as far upon such « an occasion as the spirit of « patriotism), we soon provided ourselves with all necessities, and went to the duke « at Bridgewater.

« The unfortunate event of « this enterprise, you are, I « conclude, as well acquainted « with as myself. I escaped « etc... »

« almost think we may appeal « to it, as to a miracle for the « proof of its holiness. Prodigious indeed ! A protestant « rebellion in favour of a « popish prince ! The folly of « mankind is as wonderful as « their knavery- But to conclude my story ; I resolved « to take arms in defence of « my country, of my religion, « and my liberty ; and Mr Watson joined in the same resolution. We soon provided « ourselves with all necessities, and joined the Duke « at Bridgewater.

« The unfortunate event of « this enterprise, you are, I « conclude, as well acquainted « with as myself. I escaped « etc... »

Il n'est peut-être pas nécessaire d'insister longuement sur l'infériorité du premier texte : Il nous déclare d'abord que le duc de Monmouth « was weakly supported », pour nous révéler deux pages plus loin que « there was a considerable rising in favour of Monmouth ». La scène où « the Man of the Hill » fait étalage de stupéfaction est en somme faible ; enfin la comparaison du joueur Watson à un patriote exalté peut paraître d'assez mauvais goût.

Le second texte n'est pas supérieur seulement parce qu'il supprime ces taches; il l'est surtout, à mon avis, parce qu'il est exactement conforme à l'évolution morale de Fielding. Il y parle du « péché » de la rébellion, ne l'excuse que lorsqu'elle se produit pour des raisons profondes de conscience. Il s'y montre intensément religieux, comme il le sera de plus en plus dans *Amelia*; il y parle de la « Providence » avec la même ferveur que nous retrouverons un peu plus tard dans les *Exemples de l'intervention de la Providence...* On ne saurait donc en douter, ce texte de la « troisième » édition est le meilleur. Il l'est pour nous, et l'était déjà pour Fielding.

Or l'imprimeur de décembre 1749, qui partout ailleurs suit fidèlement l'édition d'avril (en quatre volumes), l'abandonne ici et revient au texte antérieur de l'édition en six volumes; puis, le changement fait, il rattrape aussitôt que possible la typographie de la troisième édition.

Pourquoi ce retour en décembre à la version condamnée en avril? L'imprimeur a-t-il, pour le faire, consulté Fielding? Je ne puis le croire. Les autres corrections de la quatrième édition ne sont pas des corrections d'auteur. Rien, dans le reste de l'ouvrage, ne prouve que Fielding ait surveillé lui-même ce nouveau tirage. Peut-être le typographe était-il « papiste », ou tout au moins Jacobite? Je hasarde l'hypothèse en sachant bien tout ce qu'elle a de frêle. Et j'avoue que cette reprise d'une version inférieure (qui est devenue le texte définitif de *Tom Jones*) me paraît tout à fait regrettable et hasardeuse. Le texte « authentique » est celui de la troisième édition.

Au chapitre XV, la troisième édition avait fait deux grosses coupures et plusieurs corrections; la quatrième, là encore, rétablit purement et simplement le texte anté-

rieur. Je donne ci-dessous la version de la troisième édition :

«... But human nature is everywhere the same, everywhere the object of detestation and scorn.

« Thus, sir, I have ended the history of my life ; for as to all that series of years in which I have retired here, they afford no variety to entertain you, and may be almost considered as one day.

« Jones thanked the stranger for the trouble he had taken etc... »

Il suffira de comparer ce texte à celui des éditions modernes de *Tom Jones*, pour voir quel développement oiseux avait supprimé la troisième. La longue histoire du « Man of the Hill » s'en trouvait abrégée de deux bonnes pages : n'était-ce pas un progrès ? Et pourquoi n'a-t-il pas été conservé dans la quatrième édition ?

Nous n'avons pu, à propos du texte de *Tom Jones* que poser un certain nombre de questions. D'autres réussiront peut-être à les résoudre. Espérons que l'on s'efforcera un jour, après tant d'éditions dites « de luxe », d'en établir une qui vise simplement à être *correcte*.

AMELIA

« It is proper the reader should be informed that *Amelia*, in this edition, is printed from a copy corrected by the author's own hand. The exceptionable passages, which inadvertency had thrown out, are here retrenched; and the work, upon the whole, will be found nearer perfection than it was in its original state. » Cette note de l'édition Murphy (1) explique pourquoi certaines différences séparent le texte de 1751 du texte de 1762, qui est devenu la version définitive d'*Amelia*.

Le très grand succès de *Tom Jones* semblait avoir consacré la gloire de Fielding. Lorsqu'*Amelia* fut terminée, l'éditeur Millar voulut sans doute éviter les mécomptes et les à-coups que nous avons pu constater en étudiant les trois premières éditions de *Tom Jones*. Il fit donc faire en décembre 1751 un premier tirage à 5.000 exemplaires. Entre temps, il « lançait » fort habilement la nouvelle œuvre de Fielding (2). Ainsi préparé, le succès immédiat

1. Elle se trouve à la page 45 de l'« Essay on the Life and Genius of Henry Fielding Esq. » qui précède l'édition de 1762.

2. «... Millar, the bookseller, bought Fielding's *Amelia* of the author; giving him for the copyright, eight hundred pounds; a great sum at that time...; at the first sale which he made to the trade, he said « Gentlemen, I have several works to put up, for which I shall be glad if you will bid: but, as to *Amelia*, every copy is already bespoke. » This manœuvre had its effect. All the booksellers were anxious to get their names put down for copies of it, and the edition, though very large, was immediately sold out. » (Wraxall, *Memoirs*, edition of 1836, I, 55-56; cité par Mr Cross, *op. cit.*, II, pp. 305-306).

de cette première impression fut considérable. Le Dr John-son dit à Mrs Piozzi en 1776 qu' « *Amelia* was perhaps the only book, which being printed off betimes one morning, a new edition was called for before night (1). » Le second tirage, entrepris sans retard, fut imprimé à 3.000 exemplaires, comme en témoignent les extraits du registre de l'imprimeur Strahan qu'a retrouvés et recopiés M. Paul de Castro :

Dec. 1751. *Amelia*, vols I and III, 26 1/2 sheets, n° 5.000. Extraordinary corrections in do. £ 1. 5 s. 0 d.

Jan. 1752. *Amelia*, 2nd ed. [?] sheets, n° 3.000 (2).

Ces deux premiers tirages, au reste, portent déjà la trace de modifications opérées à la dernière heure, et qui doivent être les « extraordinary corrections » mentionnées par Strahan. La page 47 du premier volume, sous l'en-tête « ch. VI », se termine par cette phrase : « Upon which, she began to relate what is written in the following Chapter. » Vous tournez la page, et au lieu du chapitre VII attendu, vous rencontrez la phrase « But before we put an end to this, it may be necessary to whisper a word or two to the critics etc... » que suivent deux pages de remontrances assez décousues : les pages 48 et 49. C'est sans doute le résultat de la refonte et de l'abréviation d'un chapitre VII disparu, dont le typographe a cependant oublié de détruire un vestige : l'en-tête « ch. VII » de la page 49. Et le CHAPTER VII qui suit est sans doute l'ancien chapitre VIII, s'il faut en croire un autre vestige (« ch. VIII ») que le typographe pressé a encore laissé subsister en-tête de la page 51. La conclusion à tirer de là me paraît très nette. C'est que Fielding avait déjà, sur épreuves, abrégé d'un chapitre ce

1. Cité par Cross, *op. cit.*, II, p. 304.

2. *Notes and Queries*, Nov. 1917, p. 466.

début d'*Amelia*, qui a généralement paru un peu long.

Si les 5.000 exemplaires du premier tirage furent immédiatement absorbés par le public, les 3.000 du second se vendirent beaucoup moins bien. La note de Murphy semble indiquer que Fielding avait revu son œuvre, et en avait préparé une nouvelle édition ; mais aucune ne parut en Angleterre avant l'édition posthume de 1762.

Les corrections que porte cette dernière sont de plusieurs sortes. Il en est très peu à vrai dire qui présentent un réel intérêt littéraire. Bien faible, encore que juste, est la nuance qui sépare la phrase suivante (1752) :

« How rich would be my cup, was it not for one bitter drop, which poisons the whole » (II, 3)

de la version de 1762 :

« ... was it not for one poisonous drop, which embitters the whole. »

Un peu plus intéressante peut-être, au point de vue grammatical, est la correction de la page suivante :

« I will not attempt to paint the rage of the mother, or the daughter's and my confusion » est modifié en « or the daughter's confusion, or my own ».

Telle autre variante corrigera une lourdeur ou une faute de style :

« I had a great curiosity to know the author of this letter ; but not the least traces of discovering it. » (III, 6) devient : « I had etc... ; but not the least trace of it could be discovered. »

Nous pourrions donner plusieurs autres exemples qui seraient d'un aussi maigre intérêt. Au reste les modifications de cette espèce sont peu nombreuses. C'est que Fielding n'a pas à proprement parler eu besoin de corriger le *style* d'*Amelia* ; et les corrections qu'il a dû faire en assez

grand nombre n'ont pas été inspirées par un souci artistique. Tout au plus en ai-je noté une où se fait sentir de manière assez typique son évolution morale : parlant de la situation de l'Angleterre, il fait dire au Dr Harrison, dans la nouvelle version d'*Amelia* :

« This is a melancholy picture indeed... and... I see nothing but religion, which [would have prevented this decrepit state of the constitution,] should prevent a man of spirit from hanging himself out of the way of so wretched a contemplation. » (XI, 2)

Les mots entre [] n'existaient pas dans la première édition. Ne voit-on pas tout ce qu'ils ajoutent à la phrase, et combien s'y trahit le réformateur religieux que tendait à devenir Fielding vers la fin de sa vie ?

Nous pourrions passer plus vite, en les signalant simplement, sur d'autres corrections, qui ne sont peut-être pas toutes l'œuvre de Fielding lui-même. C'est ainsi que disparaissent des plaisanteries un peu fortes peut-être, comme la suivante, où l'on parle de l'attitude d'un certain officier au feu :

«... there likewise he was said to have betrayed the same passion of fear in his countenance, [and somewhere else too, which I cannot so properly name before you.] (III, 4)

Cette autre, qui atténue une description en somme assez anodine, est-elle bien de Fielding lui-même ?

1752

At length they retired, and with mutual desires, and equal warmth, flew into each other's arms.

1762 (IV, 6)

At length they retired, happy in each other.

Il en est de même de la suppression suivante :

Fielding

6

...« Mrs Atkinson rose from her bed, in order to equip it with a pair of clean sheets. [If she afterwards read a short curtain-lecture to the serjeant, he found means at length to appease and satisfy her.] » (IX, 6)

Si Fielding est l'auteur de tels « adoucissements » il faut admettre qu'il était devenu bien délicat...

Notons encore la suppression de quelques phrases, l'une sur la conversation à la mode :

«... that elegant discourse, which, though most delightful to hear, it is impossible should ever be read. [Such conversation indeed, as it extremely resembles brisk bottled ale in its liveliness, so doth it in this, that it is as impossible to transfuse the one from the lips to paper, as to decant the other. Both by such operation lose all their spirit, and nothing but froth remains.] (V, 3)

Une autre sur les officiers (la suppression, là encore, est-elle de Fielding ?)

« I have known some instances, and have heard of more, where such young fellows have committed robbery under the name of marriage ; [for, as little famed as the army is for religion, nothing is, I believe, more common than for the officers to make good Christians of their wives, and to teach them true repentance. »] (II, 4)

La glorification de l'honnête évêque Burnet, écrite dans un moment d'enthousiasme, était sans doute exagérée. Elle disparatt :

« ... the histories of the excellent bishop Burnet [almost the only English historian that is likely to be known to posterity, by whom he will be most certainly ranked among the greatest writers of Antiquity] (VI, 7).

De même son amitié pour Hogarth avait d'abord entraîné Fielding un peu loin, et il corrige :

« ... Mr Hogarth, whom he calls a moral painter, and

says no clergyman should be without all his works, in the knowledge of which he would have him instruct his parishioners, as he himself often does. » (III, 11)

Hogarth commenté en chaire ! La seconde version d'*Amelia* dit plus sobrement : « Mr Hogarth, whom he calls a moral satirist. »

D'autres corrections minimales sont faites un peu partout. Mais je voudrais arriver maintenant aux plus importantes.

Dans le passage que nous avons cité plus haut, le Dr Johnson déclarait que « that vile nose never cured ruined the sale of the book... » Nous touchons là à la grosse campagne qui fut faite contre *Amelia* par les ennemis de Fielding. Ce n'est point ici le lieu de la raconter en détail : elle fut violente, souvent absurde, et s'attacha surtout à ridiculiser le roman et son auteur. Après avoir décrit la merveilleuse beauté de son héroïne, Fielding avait signalé que le seul défaut de sa figure provenait d'un accident de voiture, où la pauvre *Amelia* avait eu le nez cassé. Il oubliait d'ajouter qu'un chirurgien avait remédié à cet accident ! Les *wits* s'en donnèrent aussitôt à cœur joie, plaisantant à l'envi cette « noseless heroine ». Fielding s'excusa, avoua son oubli, (1) le répara. Ici il supprime quelques mots dangereux :

1. Il inséra par exemple dans son *Covent-Garden Journal*, le 11 jan-
1752, l'entrefilet suivant : « It is currentely reported that a famous Sur-
geon, who absolutely cured one Mrs Amelia Booth of a violent hurt in
her nose, insomuch that she had scarce a scar left on it, intends to-
bring actions against several ill-meaning and slanderous people, who
have reported that the said lady had no nose, merely because the author
of her history, in a hurry, forgot to inform his readers of that parti-
cular, and which, if those readers had had any nose themselves, except
that which is mentioned in the motto of this paper, they would have smelt
out. »

1752

« ... Indeed, ladies, you need not express such satisfaction at poor Miss Emily's accident; for without any nose at all, she will be the handsomest woman in England. »

1762 (II, I)

« ... for she will be the handsomest woman in England. »

Ailleurs il ajoute une phrase entière :

« She was, indeed, a most charming woman ; and I know not whether the little scar on her nose did not rather add to, than diminish her beauty. » (IV, 7).

« ... Then her nose, as well proportioned as it is, has a visible scar on one side. » (XI, I).

A vrai dire tous les reproches qu'on fit à *Amelia* n'étaient pas aussi absurdes que celui-ci. On sait par exemple que Fielding avait contribué à créer, avec son demi-frère John Fielding, un certain « Universal Register Office », sorte d'agence générale de renseignements, de placement et de location. Or la première édition d'*Amelia* ne laissait passer nulle occasion de vanter cet *Office*, et parfois même assez maladroitement : témoin l'explication suivante :

« [This letter was communicated to the Author of this history by Mr Booth himself, who receiveid it from the hands of Colonel James; as to the other anecdotes relating to this lady, he had them from Miss Matthew's maid-servant, who was in all the secrets of her mistress; and after she quitted her service, came to live with a young lady, who was an intimate acquaintance of the author.

Many other materials of a private nature were communicated by one of the clerks of the Universal Register Office; who, by having a general acquaintance with ser-

vants, is master of all the secrets of every family in the kingdom] » (V, 8, fin)

Cette indiscretion proclamée de ses employés attirait-elle beaucoup de clients à l'*Office* ? L'explication en tous cas fut effacée de l'édition nouvelle.

Ailleurs c'est un pasteur, Mr Bennet, qui cherche une cure « After many fruitless inquiries, [Mr Bennet was at last informed of an Office lately erected, opposite Cecil-Street in the Strand, called the Universal Register, where he was assured he might probably have his choice of above a hundred curacies, in different parts of the kingdom.] This greatly pleased him etc... » (VII, 5) Il s'y présente : « the next morning my husband [went early to the Office, from whence he returned in a kind of rapture, saying, he had been at a place where all the necessities of life were provided for. I have not only heard, said he, of curacies; but I have] equipped myself with a lodging etc... » Il y trouve même un prêteur qui lui avance de l'argent sur un héritage à venir : « he went about the business of the legacy, with good assurance of success, [there being, as he told me, near fifty gentlemen, whose names were registered in the Office, who transacted business of this kind.] » En vérité cette Agence est « universelle ». On y trouve même des compagnons de voyage (1); et Amelia y recevra l'indication d'un honnête prêteur sur

1. « ... the distance was near seventy miles ; [and a post-chaise seemed the pleasantest, as well as most expeditious method; but my husband objected to the expense : upon this, I recollected that I had seen something about this matter in the plan of the Register Office. By my advice, therefore, he repaired thither ; where he found a companion registered to go within a few miles of the same place; and, by the best of luck, this companion was his old acquaintance and fellow-colle-Siate]:

My husband set out on his journey, etc... » (VII, 6)

gages : Elle en va d'abord voir un, « who had been recommended to her by Mrs Atkinson. [This worthy person offered to lend her so very little on her goods (not the fourth part of their value) that she was not able to raise the sum she wanted.

This dejected the poor wooman to the lowest degree in the world, and she now determined to sell them outright; but unfortunately she knew not to what market to carry them. In this distress, it luckily occurred to her mind that her husband had told her there was no kind of information whatever, which was not to be had at the Universal Register Office. Thither she immediately drove, and was there recommended to a person, who not only advanced her the money she desired, but at a much less interest than the pawnbroker would have insisted on.]

Being now provided with her sum, she returned etc. » (XI, 4).

Bien plus ; l'Office était le dépositaire à Londres des eaux minérales de Glastonbury (1) : les « Glastonbury waters » ont dans l'*Amelia* de 1751 tout un paragraphe, l'avant-dernier du livre :

[If Booth hath lately had any misfortune, it was that one of these younger children had, for two years, a violent humour, which she contracted from her nurse; but she was last summer perfectly cured by the Glastonbury waters.]

Amelia is still the finest woman in England etc. (XII, 9).

Vraiment, Fielding s'était montré en cette circonstance un actionnaire peut-être un peu trop fervent de l'Office. Le lui fit-on sentir, ou s'en aperçut-il lui-même à la réflexion ? Toutes ces allusions, en tout cas, disparurent

1. Cf. Mr Cross, *Op. cit.*, t. II, p. 360.

d'*Amelia*. A plus forte raison effaça-t-il un éloge un peu gros du D^r James et de ses poudres curatives (1).

Mais la suppression la plus importante consista à effacer un chapitre entier, le deuxième du livre V. Bien qu'il ne soit point d'une valeur artistique éclatante, nous le donnerons ici à titre de curiosité, et parce que rien de ce qu'a écrit Fielding ne saurait nous être indifférent. Le D^r Thompson, qui est mis en scène et glorifié ici, était une sorte de charlatan de grande réputation qui opérait des cures retentissantes en marge de la médecine régulière. Il y a quelque chose de pathétique à voir Fielding, malade, épuisé, s'enthousiasmer à cette époque de sa vie pour un Ward, un D^r James, ou l'« eau de goudron » chère à Berkeley!

(Le premier chapitre du livre V, dans l'édition de 1751, se termine par : « and before they separated, he swore many oaths that James should give him proper satisfaction. » Puis vient le chapitre 2).

CHAPTER II

Concerning a brace of Doctors, and much physical matter

« Such was the end of this present interview, so little to the content of Booth, that he was heartily concerned

1. « ...the gentlemen at White's may lay wagers, whether it was Ward's pill, or [that powder for the invention of which my worthy and ingenious friend D^r James would, in almost any country but this, have received public honours and rewards.]

But before we close this chapter etc... » (VIII, 9)

he had ever mentioned a syllable of the matter. He now returned with all his uneasiness to his Amelia, whom he found in a condition very little adapted to relieve or comfort him. That poor woman was now indeed under very great apprehensions for her child, whose fever now began to rage very violently ; and what was worse, an apothecary had been with her, and frightened her almost out of her wits. He had indeed represented the case of the child to be very desperate, and had prevailed on the mother to call in the assistance of a doctor.

Booth had been a very little time in the room before this doctor arrived, with the apothecary close at his heels, and both approached the bed, where the former felt the pulse of the sick, and performed several other physical ceremonies. He then began to inquire of the apothecary what he had already done for the patient ; all which, as soon as informed, he greatly approved. The doctor then sat down, called for a pen and ink, filled a whole side of a sheet of paper with physic, then took a guinea, and took his leave ; the apothecary waiting upon him downstairs, as he had attended him up.

All that night both Amelia and Booth sat up with their child, who rather grew worse than better. In the morning Mrs Ellison found the infant in a raging fever, burning hot, and very light-headed, and the mother under the highest dejection : for the distemper had not given the least ground to all the efforts of the apothecary and doctor, but seemed to defy their utmost power, with all that tremendous apparatus of phials and gallipots, which were ranged in Battle-array all over the room.

Mrs Ellison seeing the distressed and indeed distracted condition of Amelia's mind, attempted to comfort her by giving her hopes of the child's recovery. « Upon my

word, Madam », says she, « I saw a child of much the same age with Miss, who in my opinion was much worse, restored to health in a few days by a physician of my acquaintance ; nay, I have known him cure several others of very bad fevers ; and, if Miss was under his care, I dare swear she would do very well » — « Good Heavens, Madam, » answered Amelia, « why would you not mention him to me ? For my part, I have no acquaintance with any London physicians, nor do I know whom the apothecary has brought me » — « Nay, Madam », cries Mrs Ellison, « it is a tender thing you know, to recommend a physician : and as for my doctor, there are abundance of people who give him an ill name : indeed it is true, he hath cured me twice of fevers, and so he hath several others to my knowledge ; nay, I never heard of any more than one of his patients that died ; and yet as the doctors and apothecaries all give him an ill character, one is fearful, you know, dear Madam ! » — Booth enquired the doctor's name, which he no sooner heard, than he begged his wife to send for him immediately, declaring he had heard the highest character imaginable of him at the tavern, from an officer of very good understanding. Amelia presently complied, and a messenger was dispatched accordingly.

« But before the second doctor could be brought, the first returned with the apothecary attending him, as before. He again surveyed and handled the sick ; and when Amelia begged him to tell her, if there was any hope, he shook his head, and said « To be sure, Madam, Miss is in a very dangerous condition, and there is no time to lose. If the blisters, which I shall now order her, should not relieve her, I fear we can do no more » — « Would not you please, Sir », says the apothecary, « to have the powders and the draught repeated ? » — « How

often were they ordered ? », cries the doctor ; « and, let me see, pray get me a pen and ink. » — « If you think the child in such imminent danger, » said Booth, « would you give me leave to call in another physician to your assistance. Indeed my wife — « O by all means », said the doctor, « it is what I very much wish. Let me see, Mr Arsenic, whom shall we call ? » — « What do you think of Dr Dosewell ? » said the apothecary — « Nobody better », cries the physician — « I should have no objection to the gentleman, » answered Booth, « but another hath been recommended to my wife ». He then mentioned the physician, for whom they had just before sent. « Who, sir ! » cries the Doctor, dropping his pen ; and when Booth repeated the name of Thompson « Excuse me, Sir, » cries the Doctor hastily, « I shall not meet him » — « Why so, Sir ? », answered Booth. « I will not meet him, replied the Doctor ; shall I meet a man who pretends to know more than the whole College, and would overturn the whole Method of Practice, which is so well established, and from which no one person hath pretended to deviate ? » — « Indeed, Sir, » cries the apothecary, « you do not know what you are about, asking your pardon ; why, he kills everybody he comes near. » — « That is not true, » said Mrs Ellison, « I have been his patient twice, and I am alive yet. » — « You have had good luck then, Madam », answered the apothecary ; « for he kills everybody he comes near » — « Nay, I know above a dozen others of my own acquaintance, » replied Mrs Ellison, « who have been all cured by him. » — « That may be, Madam, » cries Arsenic, « but he kills everybody for all that. Why, Madam, did you never hear of Mr. — I can't think of the gentleman's name, tho' he was a man of great fashion, ut bevery body knows whom I mean » — « Everybody

indeed must know whom you mean » answered Mrs Ellison, « for I never heard but of one, and that many years ago ».

Before the dispute was ended, the Doctor himself entered the room. As he was a very well-bred and a very good-natured man, he addressed himself with much civility to his brother physician, who was not quite so courteous on his side. However, he suffered the new comer to be conducted to the sick bed, and at Booth's earnest request to deliver his opinion.

The dispute which ensued between the two physicians would perhaps be unintelligible to any but those of the Faculty, and not very entertaining to them. The character which the officer and Mrs Ellison had given of the second Doctor, had greatly prepossessed Booth in his favour; and indeed his reasoning seemed to be the juster. Booth therefore declared he would abide by his advice; upon which the former operator, with his Zany the apothecary, quitted the field, and left the other in full possession of the sick.

The first thing the new Doctor did was (to use his own phrase) to blow up the physical magazine. All the powders and potions instantly disappeared at his command; for he said there was a much readier and nearer way to convey such stuff to the vault, than by first sending it through a human body. He then ordered the child to be blooded, gave it a clyster, and some cooling physic; and, in short, (that I may not dwell too long on so unpleasing a part of history) within three days cured the little patient of her distemper, to the great satisfaction of Mrs Ellison, and to the vast joy of Amelia.

Some readers will perhaps think this whole Chapter might have been omitted; but though it contains no great

matter of amusement, it may at least serve to inform posterity concerning the present state of physic.

L'aveu de Fielding : « Some readers will perhaps think this whole Chapter might have been omitted » est d'une jolie naïveté. Sans doute partagea-t-il, à la réflexion, l'avis de « some readers ». Il put au reste sans la moindre difficulté opérer la suppression désirée, qui ne l'obligea qu'à effacer deux ou trois phrases où, dans les autres chapitres du roman, la maladie de l'enfant était mentionnée.

Avec *Amelia* se termine notre examen des corrections de Fielding. A mesure qu'on avance dans son œuvre, le nombre de corrections présentant un intérêt proprement littéraire diminue presque régulièrement d'un roman à l'autre. *Jonathan Wild* nous en offre beaucoup ; au contraire les variantes d'*Amelia* n'ont la plupart du temps qu'un intérêt purement anecdotique. Et la raison de cette « décroissance », je ne crois pas qu'il faille la chercher bien loin. Plus Fielding s'éloigne de ses débuts de romancier, mieux il est en possession de cette méthode qu'il a créée, mieux il en connaît les ressources, mieux aussi il sait diriger son expression. Comme l'« histoire » de *Tom Jones* est la plus belle de ses œuvres, elle en est aussi la plus parfaite, celle où il a le moins éprouvé le besoin de retoucher ce qu'il avait écrit.

APPENDICE¹

Les corrections de Fielding au *David simple* de sa sœur Sarah.

David Simple, le premier roman de Miss Sarah Fielding, parut en 1744 sans nom d'auteur. Un humble « Avertissement au lecteur » le précédait. L'auteur s'y excusait de présenter au public un ouvrage aussi plein de fautes. Elle était femme, et elle était pauvre : double raison pour que le « good-natured and candid reader » se montrât indulgent. Le livre eut cependant quelque succès ; et ce succès, comme il est naturel, ne fut pas sans enlever au modeste auteur un peu de son humilité première : L'Avertissement chétif de la première édition est remplacé, dans la seconde, par une Préface de son frère Henry Fielding.

Il y affirme d'abord que ceux qui lui ont attribué « David Simple » se sont trompés. Le lui imputer, ce serait l'accuser de n'avoir point tenu la promesse qu'il a faite solennellement, de toujours signer ses ouvrages. Et surtout ce serait traiter injustement l'auteur de cet excellent roman comique, dont il entame un éloge discret et intelligent. Quant à sa part personnelle de collaboration, il ne la niera point : «... si elle avait réclamé mes secours, je les lui aurais accordés volontiers, et je les aurais tout aussi volontiers

1. Cet « Appendice » a paru sous forme d'article dans la *Revue germanique*, numéro d'octobre-décembre 1920.

avoués : mais en réalité, deux ou trois avis qui me vinrent à l'esprit en lisant son œuvre, quelques conseils pour la conduite du second volume, dont je ne lus la plus grande partie qu'imprimée, voilà toute l'aide qu'elle a reçue de moi... Il y avait dans la première édition quelques fautes de grammaire et de style, qu'étant absent de Londres je n'avais pu corriger ; j'ai essayé de le faire à la hâte dans celle-ci. Le lecteur, s'il croit que cela en vaille la peine, n'aura qu'à comparer les deux éditions pour se rendre compte de ma part de collaboration à cet ouvrage... »

J'ai voulu accepter l'offre de Fielding et faire cette comparaison. Je n'en éprouve nul regret : si « David Simple » n'est point un extraordinaire chef-d'œuvre, ni même un chef-d'œuvre, ce n'est pas cependant un livre ennuyeux en lui-même. Il devient même amusant, lorsqu'on le lit en songeant à ceux qui l'ont inspiré.

Si Fielding déclare n'avoir vu le second volume qu'imprimé, il n'est point trop hardi d'en conclure qu'il a vu le premier en manuscrit et donné là sans doute des conseils effectifs. Et ceci nous explique peut-être une certaine différence de ton entre les deux volumes. Le premier est plein d'aventures ; David Simple, parti à la recherche d'un homme de bien, rencontre un grand nombre de fripons. Le second volume au contraire est presque entièrement rempli de petits conflits de sentiments entre quatre ou cinq personnages qui se rencontrent tous les jours et ne font presque rien que de sentir, et de causer. La première partie nous montre deux héros brutalement contrastés, à la Fielding, Daniel le méchant et le bon David, opposés comme seront opposés Tom Jones et Blifil ; dans la seconde, David devient une sorte de Grandison avant la lettre, redresseur de torts et chevalier errant, à la recherche d'infortunes à réparer. — Abandonnée à elle-même, Miss Fielding, en vraie femme,

et femme de lettres, allait plutôt à Richardson. — Et c'est ainsi qu'après avoir demandé les conseils de son frère pour « David Simple », elle éprouvera le besoin de refondre son œuvre, d'en faire un roman épistolaire à la Richardson ; en 1747 paraîtront les « *Familiar letters between the principal characters of David Simple and some others* » ; à vrai dire on y trouvera encore une très curieuse préface de Fielding, curieuse surtout parce qu'elle désavoue presque le roman épistolaire en tant que « genre ». — En 1749 enfin, l'évolution est achevée : c'est à Richardson et non plus à son frère que Miss Fielding envoie les épreuves de son prochain roman en lui demandant de les corriger.

Mais ceci nous entraîne trop loin de « David Simple », où nous cherchons justement à démêler ce qui appartient à Fielding. Contentons-nous de faire le travail auquel il nous invite lui-même, et cherchons, parmi les variantes assez nombreuses de la seconde édition, les plus significatives. — Il sera sans doute possible d'en tirer au moins une leçon de style.

La plupart du temps, Fielding simplifie : « Mr Daniel Simple, who kept a mercer's shop on Ludgate Hill... » est corrigé en « Mr Daniel Simple, a mercer on Ludgate Hill... » (ch. I). « He was very bad at acting any part that was not quite sincere... » devient « ... at acting an insincere part » (I, 6). Il allège « since we have been come home » en « since our arrival in England » (II, 8), améliore « she said... that she did not understand what people meant to come and lodge in other folks' houses — and not pay for it » en « ... meant by coming to lodge in other folks' houses without paying them for it » (II, 9). Un homme qui, dans la première édition, était « profuse in his manner of spending » devient dans la seconde, plus justement, « profuse in his expenses » (I, 1), ou encore « David stood like one struck

dumb » est simplifié en « David was struck dumb at this scene » (II, 9).

Souvent une phrase entière est redressée :

1^{re} EDITION

« They... lived together at school... till the eldest was seventeen ; at which time, their father being taken violently ill of a fever, occasioned their being sent for from school... » (I, 1).

2^e EDITION

« They... lived together at school... till the eldest was seventeen ; at which time they were sent for from school, on their father's being seized with a violent fever ».

L'exemple suivant montrera mieux encore comment un paragraphe lourd et mal bâti peut être allégé et remis daplomb :

1^{re} EDITION

« The two servants, who were the cause of all poor David's misfortunes and the engines of Daniel's treachery, tho' their mutual fondness, and the great desire they had to come together, had prevailed on them to consent to an action, which they themselves thought they must be d—d for, had not long lived in the state of matrimony, before John found out... ».

2^e EDITION

« Mutual fondness, and the desire of marrying with each other, had prevailed with the two servants, who were the cause of poor David's misfortunes and the engines of Daniel's treachery, to consent to an action which they themselves feared they should be d—d for ; but this fond couple had not long been joined together in the state of matrimony, before John found out... etc... » (I, 3).

On sent la main de Fielding à cette manière directe, classique, de construire la phrase ; et on la sent encore dans cette reprise savoureuse du « mutual fondness » du début en l'ironique « this fond couple » de la fin.

A côté des corrections qui décèlent l'écrivain, d'autres révèlent l'homme tel que nous le connaissons. Voici par

exemple comment il supprime d'un trait de plume des détails juridiques encombrants et peu clairs, pour ajouter son trait de malice accoutumé contre les « attorneys » et surtout leurs clerks¹ : vengeance innocente sans doute du pauvre avocat à qui les attorneys n'apportaient point de causes. — Il s'agit d'un faux testament :

But then he was greatly puzzled what he should do for witnesses, for he was very fearful of any forms being left out ; because, as his father's estate was personal, they were joint-heirs, and any flaw would have overthrown all his designs. He therefore... » (I, 2).

But then he was greatly puzzled what he should do for witnesses, which, as he had sily pumped out of an ingenious young gentleman his acquaintance, who was a clerk to an attorney, were necessary to the signing a will. He therefore... »

C'est bien Fielding encore, et nul autre que lui, qui a substitué aux lourdes et banales effusions de sa sœur, ce franc et enthousiaste couplet sur l'amitié :

« He spent whole days ... wishing he could meet with a friend that he could live with, who could throw off all separate interests ; for where selfishness reigns in any of the community, there can be no happiness. After he had revolved these things several times in his mind, he took the oddest, most unaccountable resolution that ever was heard of... (I, 3).

« He spent whole days... wishing he could meet with a human creature capable of friendship ; by which word he meant so perfect a union of minds, that each should consider himself but as a part of one entire being ; a little community, as it were, of two, to the happiness of which all the actions of both should tend, with an absolute disregard of any selfish or separate interest.

This was the phantom, the idol of his soul's admiration.

1. Fielding n'a jamais manqué une occasion, dans *Tom Jones*, *Amelia*, et la seconde édition de *Jonathan Wild* (1754), de dire leur fait aux attorneys et attorney's clerks.

In the worship of which he at length grew such an enthusiast, that he was in this point only as mad as Quixote himself could be with knight-errantry ; and after much amusing himself with the deepest ruminations on this subject, in which a fertile imagination raised a thousand pleasing images to itself, he at length took the oddest... »

Que Fielding se soit rendu compte de ses « imperfections », on n'en saurait douter, et il suffit pour en être persuadé de lire dans *Amelia* la peinture du ménage Booth (c'est-à-dire, en gros, du ménage Fielding) où le mari est toute faiblesse, et la femme toute indulgence. Quelle éloquence prendra alors une phrase comme celle-ci, ajoutée dans la seconde édition de *David Simple* (il s'agit d'une femme trop indulgente, que son mari néglige ; et David s'en étonne) : « He never once reflected on what is perhaps really the case, that to prevent a husband's surfeit or satiety in the matrimonial feast, a little acid is now and then very prudently thrown into the dish by the wife » (I, 8). Le fait que cette observation, en elle-même banale, a été ajoutée par Fielding, ne lui donne-t-il pas un retentissement singulier ?

J'ai choisi parmi toutes les corrections, celles qui m'ont semblé présenter un intérêt particulier. Ce ne sont pas là cependant les seuls traits qui, dans *David Simple*, nous permettent d'évoquer Henry Fielding. On y trouve une certaine « Histoire de Camille », dont plusieurs traits, jetés au milieu d'un romanesque extravagant, font nécessairement songer à des souvenirs personnels de Sarah Fielding. Cette Camille et son frère ont une enfance délicieuse. Puis

le frère, à 9 ans, est envoyé en pension, et sa sœur et lui continuent de s'écrire et d'éprouver l'un pour l'autre la plus tendre affection. La mère meurt. Le père, brave homme, un peu faible, écoute volontiers sa fille, qui fait tout pour le rendre heureux ; le fils est devenu un jeune homme, qui est presque toujours au loin. « He would sometimes send for money a little faster than my father thought convenient ; upon which he would say to me : « This brother of yours is so extravagant, I don't know how I shall do to support him ». But I have since thought this was only done to try me, and to hear me plead for him, which I always did with all the little rhetoric I was mistress of... » (II, 10). Cette jolie peinture de la sœur plaidant la cause de son frère, qui dépense un peu trop, ne correspond-elle pas à la réalité d'un souvenir, et n'est-ce pas ce qui a dû se passer pour Henry Fielding, jeune, dépensier, se plaignant à Londres que l'argent n'arrivât pas assez vite ? Malheureusement, « l'histoire de Camille » sombre vite dans le plus affreux romanesque.

Il serait possible, même sans y mettre trop de complaisance, de retrouver plus fréquemment encore la marque de Fielding dans le *David Simple* de sa sœur. La peinture satirique des milieux littéraires (II, 2 et 3) qu'il connaissait certainement beaucoup mieux qu'elle, lui est peut-être due ; et l'on ne peut s'empêcher de songer à lui en lisant (III, 4) les « discours remarquables que tinrent les voyageurs d'une diligence ». Mais le passage le plus curieux de ce livre est peut-être un portrait d'impulsif, dessiné avec une sûreté de trait parfois un peu cruelle, et qui me paraît indubitablement représenter Henry Fielding, avec ses défauts et ses qualités, avec tous les défauts et toutes les qualités que sait voir en son frère une sœur affectueuse mais psychologue.

Voici les passages essentiels du « caractère » de M. Le

Vive, tel qu'on le trouve au chapitre 4 du livre IV. Il fait partie d'une série de portraits, mais il en est de beaucoup le plus développé et le plus important.

« The next character I am to give you is that of a man who has such strong sensations of everything that he is, as Mr Pope finely says, « tremblingly alive allo'er ». His inclinations hurry him away, and his resolution is too weak ever to resist them. When he is with anyone he loves, and tenderness is uppermost, he is melted into a softness equal to that of a fond mother with her smiling infant at her breast. On the other hand, if he either has, or fancies he has, the least cause for anger, he is for the present, perfectly furious, and values not what he says or does to the person he imagines his enemy : but the moment this passion subsides, the least submission entirely blots the offence from his memory (1).

He is of a very forgiving temper; but the worst is, he forgives himself with full as much ease as he does another. and this makes him have too little guard over his actions. He designs no ill, and wishes to be virtuous; but if any virtue interferes with his inclinations, he is overborne by the torrent, and does not deliberate a moment which to choose...

He has the greatest aversion imaginable to see another in pain and uneasiness; and therefore, while anyone is with him, he has not resolution enough to refuse them anything, be it ever so unreasonable. Importunity makes him uneasy, and therefore he cannot withstand it; but when they are absent from him, he gives himself no trouble what they suffer : let him not see it, and he cares not; he would not interrupt a moment of his own pleasure on any account

1. « The Journal of a Voyage to Lisbon » offre plusieurs exemples de ces colères furieuses de Fielding, tôt calmées.

whatever. He never considers what is right or wrong, but pursues the gratification of every inclination with the utmost vigour; and all the pains he takes is not in examining his actions either before or after he has done them, but in proving to himself that what he likes is best; and he has the art of doing this in such a manner that, while people are with him, it is very difficult to prevent being imposed on by his fallacious way of arguing. And yet, tell him a story of another's actions, and no one can judge better, only I think rather too rigidly,.. » (IV, 4).

Aucun de ces traits qui ne puisse convenir à Fielding, tel que nous le font connaître quelques anecdotes certaines et surtout son œuvre toute entière. Ses bonnes intentions, son désir sincère d'être vertueux, enfin et surtout la conviction profonde que son instinct est bon, et l'ingéniosité sincère qu'il met à se le prouver : autant de touches caractéristiques. Le « portrait » se poursuit, et quelques-unes de ses pointes nous font pénétrer très profondément dans la morale de Fielding; et elles mettent malicieusement en lumière tout ce qu'il peut y avoir en somme d'incertitude et de relâchement dans une morale dite « naturelle ».

« One thing is very diverting in him, and has often made me laugh; for it is very easy to know whether the last action he has done is good or bad by what he himself says; for when benevolence has prevailed in his mind, and he has done what he thinks right, then he employs all his wit and eloquence to prove the great goodness of human nature. But when, by giving way to pride, anger, or any other passion, he has been hurried (1) into the commission of what

1. Cet « hurried » est la correction (et l'adoucissement) de la 2^e édition. La première employait des mots durs, comme « guilty » : « but when giving way to pride, anger, or any other passion, has drove him to be guilty

he cannot perfectly approve, he then immediately falls on the great wickedness of all mankind, and sets himself to work to argue every virtue out of the world ».

Etant fort inconstant en conduite et en morale, Le Vive est diversement apprécié par ceux qui le connaissent. « Est-il bon ? est-il méchant ? » telle est la question qu'on se pose à son sujet, comme on se la pose au sujet de son contemporain Diderot (et ce n'est point le seul rapport psychologique qui soit discernable entre Diderot et Fielding). Mais comment s'étonner ?... « he gives way to every inclination that happens to be uppermost ; and as it is natural for people to love to justify themselves, his conversation turns greatly on the *irresistibleness of human passions*, and an endeavour to prove that all men act by them ». On ne parlerait pas autrement de Fielding. Mais le malheur, continue l'auteur, c'est que d'autres, qui n'ont ni son intelligence ni son charme, veulent l'imiter, et s'en acquittent fort sottement. Et Miss Fielding nous peint alors quelques personnages qu'elle vit sans doute autour de son frère, exagérant ses travers, sa franchise un peu brutale, s'efforçant en un mot de lui ressembler par ses défauts.

L'auteur cependant prend ses précautions. Elle attribue à Le Vive quelques aventures qui n'arrivèrent point à son frère, et, par ces détails faux, « dépersonnalise » le portrait qu'elle trace de lui. Mais le caractère lui-même n'en paraît pas moins authentique. Et lorsqu'elle plaide pour Le Vive, contre les faux amis qui ne lui pardonnent rien et font semblant de déplorer qu'il soit si imparfait, elle emploie bien les paroles frémissantes, les mots venus du cœur, qui conviennent à un plaidoyer « pro fratre » :

of any action, which he cannot, etc... ». N'est-il pas amusant et révélateur, cet adoucissement apporté par Fielding à un portrait où peut-être il se reconnut ?

« ... I have known several of these friends, who go about lamenting every wrong thing done by the person they falsely pretend a friendship for; but to me they cannot give a stronger proof that they hate and envy him. For a man who is really concerned for another's frailties will keep them as much as possible even from his own thoughts, as well as endeavour to hide them from the rest of the world. And whenever I hear one of these lamenters cry : « It is a pity Such-a-one has such failings, for otherwise he would be a charming creature ! » and then reckon them all up, without forgetting one circumstance, I cannot forbear telling them that I think this would better become an enemy than a friend... » (1).

C'est ainsi que Miss Sarah Fielding, sœur malicieuse mais bienveillante, prenait la défense de son frère tout en lui donnant de bons avis. Elle le reprenait parfois un peu rudement sans doute : un commerçant de Westminster, voyant passer le matin, un certain nombre de jeunes gens qui avaient festoyé toute la nuit, désigne ainsi l'un d'eux à l'attention de David Simple : « Et cet autre, là-bas, à la figure en lame de couteau (hatchet-faced), il ferait mieux de s'occuper un peu de sa femme (2) et de ses enfants que de rouler ainsi et dépenser son argent; il me doit une note d'une livre trois shillings et deux pence; mais il n'est pas étonnant qu'il ne paie point ses dettes, à mener la vie qu'il mène... » (III, 6). En cet « hatchet-faced man » si impécunieux, ne saurait-on reconnaître encore une allusion à notre Henry Fielding, dont la longue figure, le long

1. Cf. Tom Jones, II, 8, pour un développement semblable, sur la nécessité de pardonner beaucoup à nos amis.

2. La femme de Fielding devait mourir en novembre 1744, quelques mois après la publication de *David Simple* (mai 1744).

nez et le long menton étaient passés en proverbe ? (1).

Le frère donnait à la sœur des conseils littéraires ; elle lui rendait des conseils moraux. Ce fraternel échange de bons procédés n'a rien que de très naturel et d'édifiant. Il nous aide à reconstituer la figure trop peu connue de Fielding. En dehors de son œuvre, nous ne possédons sur lui presque aucun document psychologique. Celui que nous fournit « David Simple » ne saurait donc être négligé par quiconque veut se faire une idée juste de ce que fut l'homme.

1. Voici l'épigramme humoristique qu'écrivit un journaliste du temps lorsque disparut le *Jacobite's Journal* dirigé par Fielding sous le pseudonyme de John Trott Plaid :

Beneath this stone
Lies Trott Plaid John,
His length of chin and nose.

(*Gentleman's Magazine*, nov. 1748).

Vu, le 21 octobre 1922

le Doyen de la Faculté des Lettres,

F. BRUNOT

Vu et permis d'imprimer
le Recteur de l'Académie de Paris.

PAUL APPELL

